

**Sex
Stars**
SYSTEM

Le magazine du
CINÉMA ÉROTIQUE

**interview de
MICHEL LEMOINE**

●
**BLACK
EMANUELLE**

●
BELINDA LEE

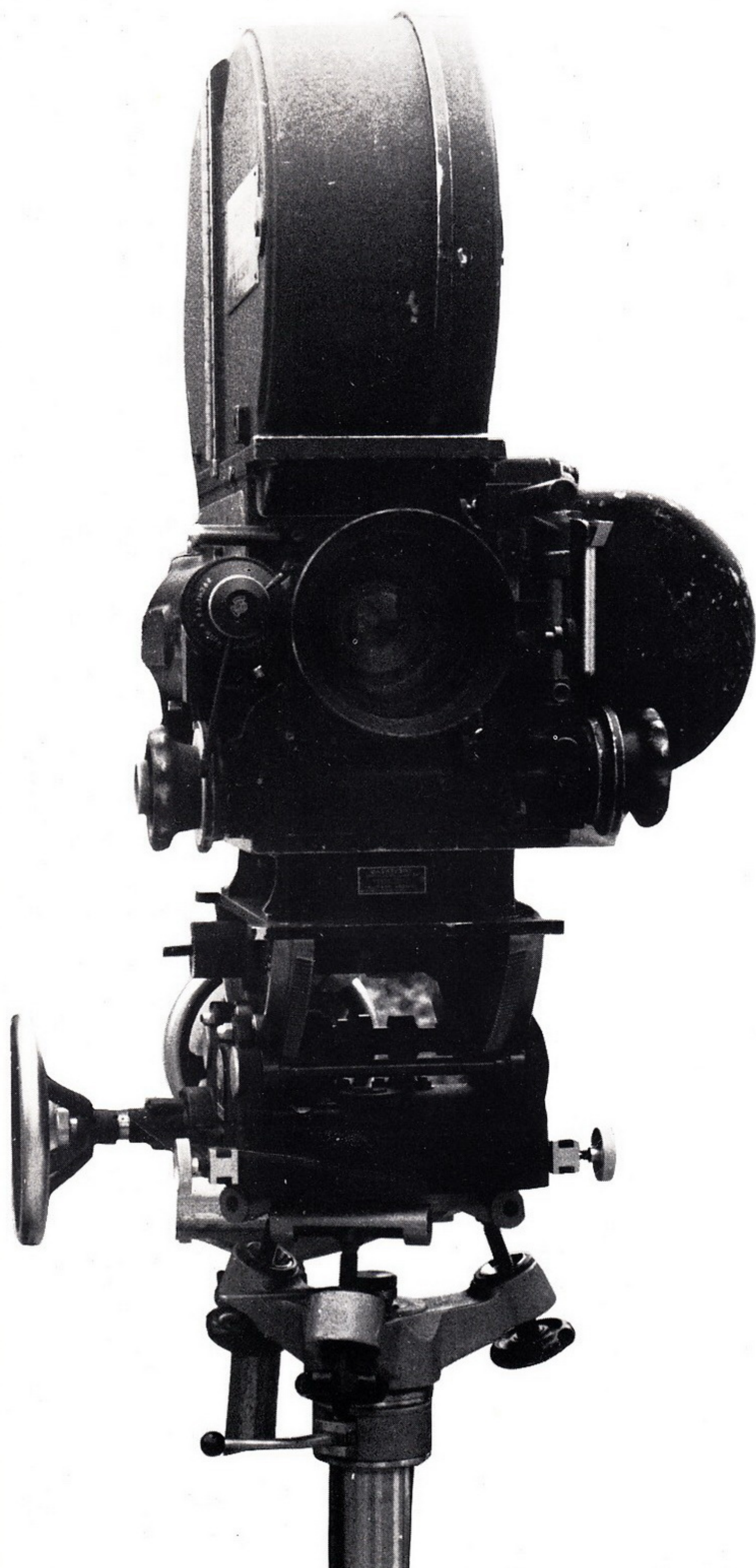
●
HISTOIRE D'X

●
**L'EMPIRE
DES SENS**

●
ROSALBA NERI ►

●
mensuel. n°13/ PRIX 10 F /
belgique 100 fb / suisse 8 f / canada \$ 2





SOMMAIRE

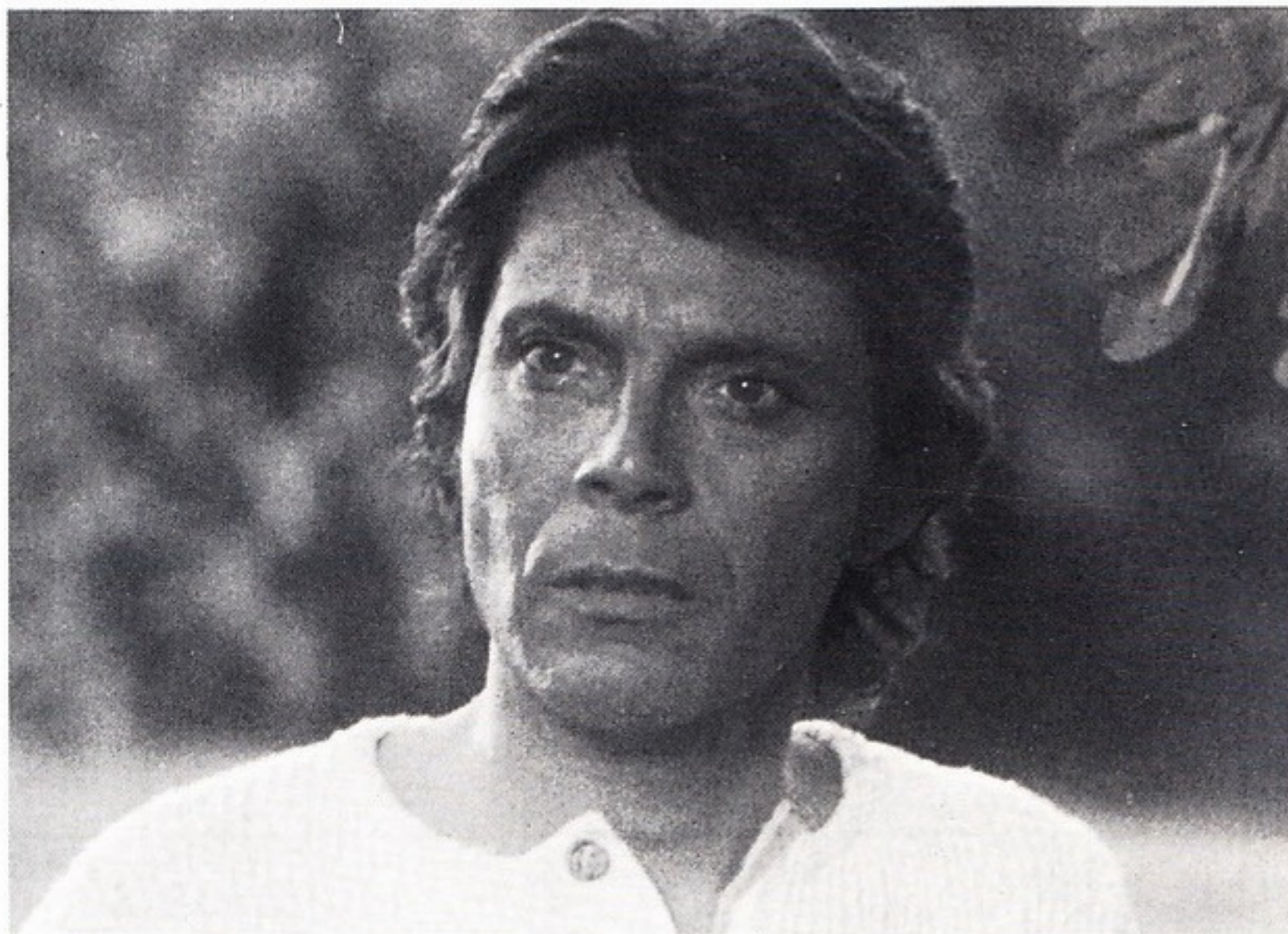
- MICHEL LEMOINE :
« On n'a aucune liberté » 3
- Le musée des obsédés :
« HISTOIRES D'EAUX » 17
- Quand on aime le vice,
On va au cinéma :
« BLACK EMANUELLE » 20
- La star du mois :
ROSALBA NERI 23
- Dossier :
« LES FILMS POLICIERS
EROTIQUES ITALIENS » 32
- Chair disparue :
BELINDA LEE 36
- Le bloc-notes du maniaque 38
- LE FESTIVAL DU
FANTASTIQUE 39
- Cas particulier :
« HISTOIRE D'X » 40
- Le bloc-notes du maniaque
(suite) 42
- La philosophie sur l'accoudoir :
« JULIETTA 69 » 43
« L'EMPIRE DES SENS » 44
« LA DERNIERE FEMME » 46
- Notre cadeau-abonnement 48

Stars System. — Rédaction en chef : Richard Nora et Jacques Rig — Rédaction : J.P. Bouxyou - Britt Nini - P.H. Mathis - R.G. - Jérôme Fandor — Documentation et filmographies : Britt Nini — Photos : — Gamma, Collections J.P. Bouxyou, J. Walsh, J. Rig, P.H. Mathis, A. Venisse Alpha, Caméra One, Etoile dist., Films Hustaix, Artistes Associés, Les Films du Griffon, Films Marbeuf, Cocinor, A. Frontoni, Paris Films, Shibata Org., Univers Galaxie, CCFC, Gaumont, France Inter Cinéma — Dépôt légal : 2^e trimestre 76 — Imprimé en France par S.I.M., 75011 Paris — Stars System, 55, passage Jouffroy, 75009 Paris — Direct. de la publication : J. Richard — Publicité au journal — Les textes et photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs — Copyright Stars System 1976 Tous droits de reproduction réservés pour tous pays — France loi du 11 Mars 1957 — Distribution : N.M.P.P.

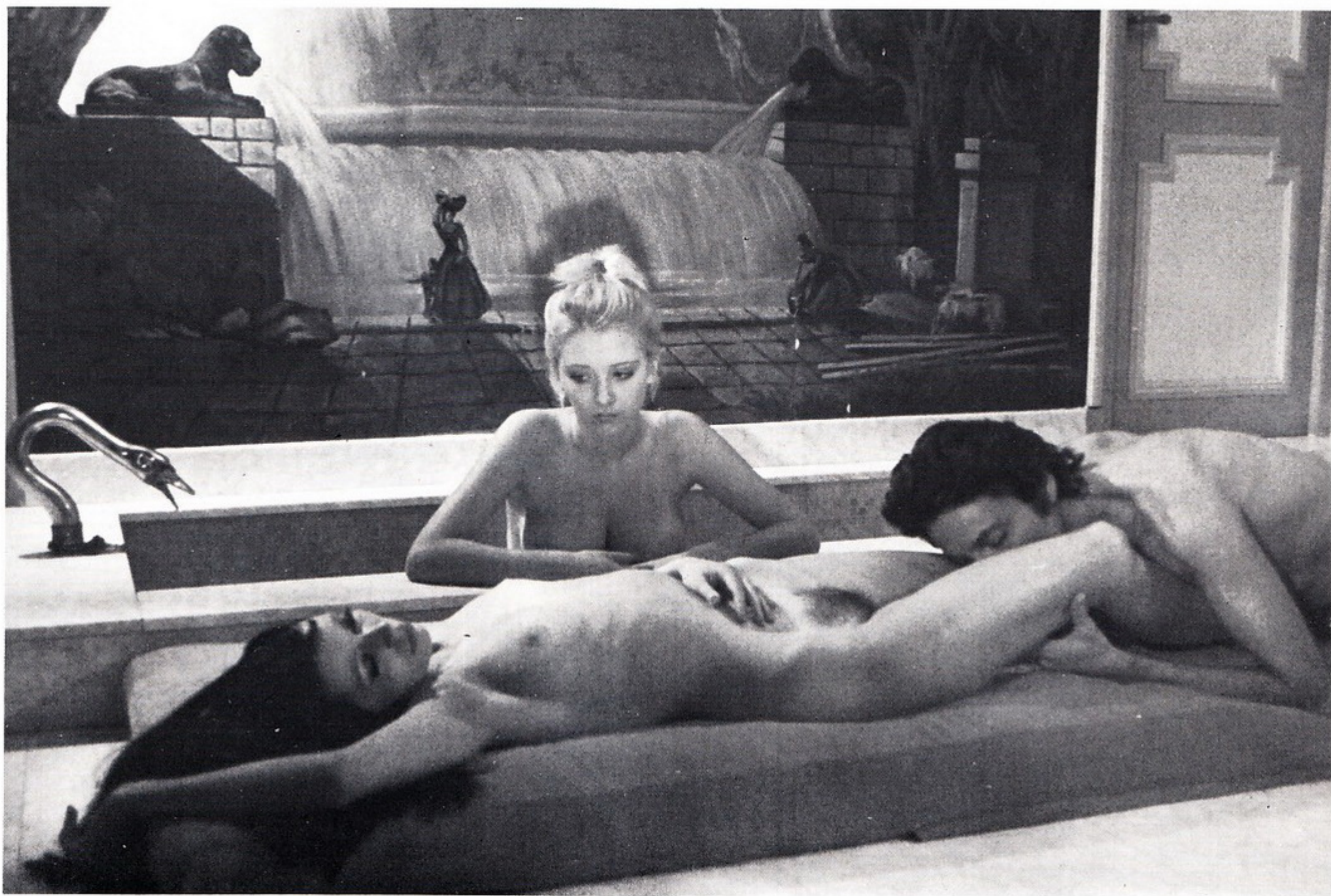
MICHEL LÉMOINE

Q. — Bon, je vais enregistrer, parce que depuis ce matin au téléphone, et maintenant ce que tu viens de me dire, tu as l'air d'avoir pas mal d'entrain...

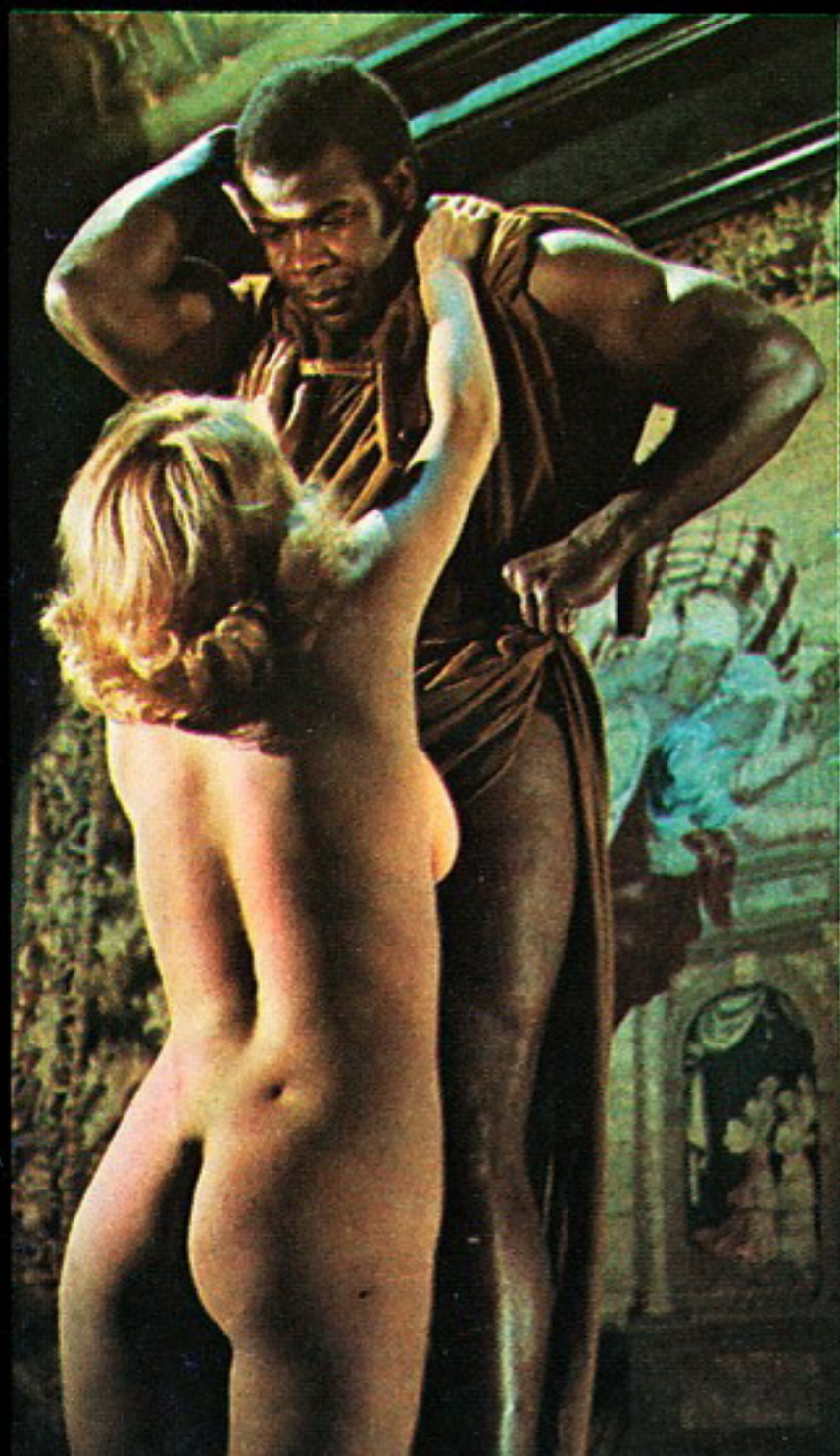
M.L. — Non, mais l'entrain... l'entrain, je l'ai toujours, tu comprends. Et justement ce qui est important c'est de qu'on veut faire dans la vie, heu... un journaliste, c'est un garçon qui a envie d'écrire, d'exprimer quelque chose, qui a une curiosité de la vie... Bon. Un metteur en scène, un peu parallèlement à ça, c'est un gar-



▲ Michel Lemoine



▲ Claudia Coste, Martine Azencot et Michel Lemoine dans «Les désaxées»



▲ Martine Azencot et Pluton dans « 7 femmes pour un sadique »

çon qui a envie d'exprimer quelque chose, de raconter des histoires, de s'exprimer lui. Parce qu'en définitive c'est toujours une façon de s'ex-

primer soi, et en plus d'essayer de gagner sa vie... Donc c'est parce qu'on a envie de faire quelque chose qui plait que ça a un intérêt. Ça ne veut pas dire du tout que toi ou moi sommes géniaux, on le sera peut-être ou peut-être pas, mais qu'on ait un peu de talent et qu'on ne l'étouffe pas.

Or, dès qu'on te limite, tu n'as plus tellement envie d'exprimer quelque chose. Dès qu'on te limite dans la vie, c'est mauvais. Quand un patron dit : « tu vends du rouge, faut vendre que ça », toi tu n'aimes pas ça, tant pis tu vends du rouge, tu vois ce qu'on te balance à la fin du mois et si en plus ça te fais plaisir c'est très bien. Nous ce n'est pas le cas. Dès qu'on nous impose de faire que les choses pour lesquelles on nous conditionne, qu'on nous organise, on a plus rien à dire, c'est fini. C'est le fascisme. Si je dois me méfier de toi ou toi de moi par rapport à une conversation, si on doit censurer ce qu'on dit, se méfier de soi, de sa femme, de ses enfants... et même si, avec la meilleure foi, je rencontre un copain et je lui dis : « tiens on m'a dit que... », je répète sans vouloir te dénoncer quelque chose que tu m'as dit et que j'ai trouvé chouette,

eh ben si ça te retombe dessus c'est foutu, c'est dégueulasse ! Or c'est actuellement ce qui se passe ! Pourquoi ? Parce qu'on veut retirer toute liberté à l'être humain, on ne veut surtout pas qu'il évolue. On veut le conserver. C'est pour ça qu'il y a eu les mœurs, les religions-bidons, le Pape complètement démodé qui délitait ya encore pas longtemps avec ses boniments sur le sexe et tout... Bref il ne faut surtout pas que le peuple évolue ; or le peuple il est...

Quand on aborde la question du sexe ou de la pornographie, la plupart des êtres sont complexés par rapport à ça. Bon, si on les « libère »... C'est comme pour la photo. J'ai rencontré des filles divines qui avaient fait des photos dégueulasses, la première fois avec leur cousin ou leur père, et qui étaient complexées, qui étaient crispées, qui ne pensaient pas être photogéniques et qui avaient peur d'être prises en photo... Là je dis toujours : « Bon, tu vas voir, je vais appeler un copain qui est un bon photographe, on va te faire des photos et il faut que tu sois sublime... » A ce moment-là, tu as la relaxation et tu



Martine Azencot dans « 7 Femmes pour un sadique » ▲

Nathalie Zeiger et Michel Lemoine dans «Les chiennes» ▶



Nathalie Zeiger et Michel Lemoine dans «Les chiennes» ▼

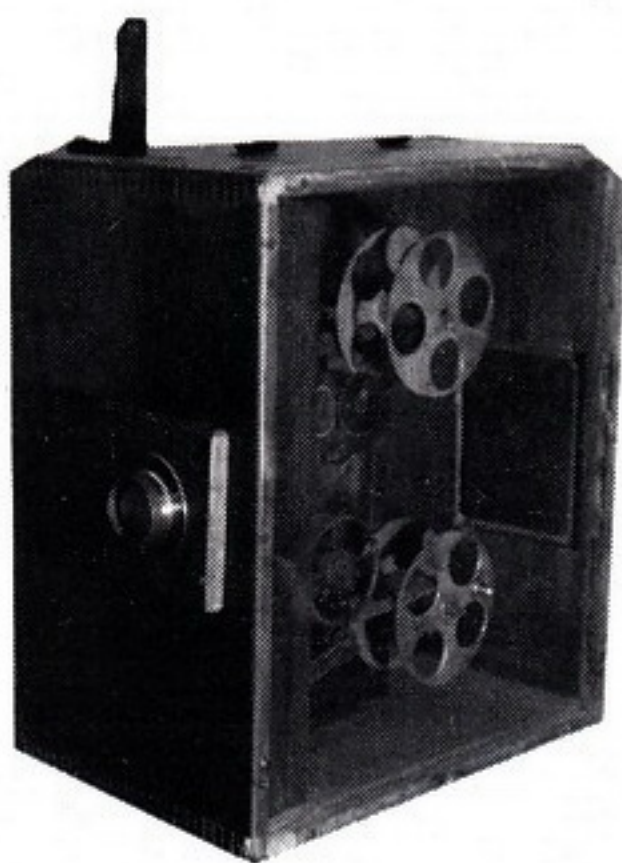




Claudia Coste dans «Les désaxées» ▲

lui fais de superbes photos. Pour le sexe c'est la même chose. Si le mec ne sait pas baiser mais si il va voir des films pornos, il s'intéresse au sexe parallèlement au reste de sa vie ; c'est-à-dire qu'à ce moment-là, s'intéresser au sexe, c'est lui donner simplement sa part, celle qu'il a dans la vie, qu'on le veuille ou non, si il l'a sainement il est plus équilibré. Or, si il y a tant d'aigris, de pisse-vinaigre et tout ça c'est parce qu'ils se préservent de ces questions du sexe...

Et c'est vrai pour tout, pas que pour le sexe ! Pour l'instant tout tend à conditionner les gens, on n'a aucune liberté, on s'occupe de tout pour nous, à notre place. Nous sommes dans un état où il y a 50 % de fonctionnaires qui sont des gens qui ont accepté de ne plus vivre. C'est-à-dire qu'on leur dit tout : ils savent déjà 50 ans avant ce qu'ils feront, ce que leurs gosses feront et tout. Ils connaissent déjà la maison de retraite où ils seront, ce qu'elle leur permettra ou pas et les vacances...dans quel camp ils, dans quel camp on les mettra pour les vacances. Si bien que ces gens-là, au «Club Méditerranéen»,



Alors des gens comme ça c'est merveilleux à gouverner. Il est certain que les gens à qui on «apprend» la politique, à qui on «apprend» à baiser, à qui on «pprend» des tas de choses - et je ne m'érige pas là en professeur -; apprendre c'est entraîner et permettre aux gens de faire quelque chose, - et ils le feront vite mille fois mieux que moi, c'est pas prétentieux ce que je veux dire-. Mais si tout d'un coup on t'apprends les bases de la politique tu ne te fais plus baiser par un député, un sénateur ou un ministre, de quelque parti soit-il, tu y vois plus clair... Pourquoi un ptit mec dès qu'il a fini son droit et qu'il est devenu un avocat ou un homme de loi verveux il peut faire et profiter d'un tas de lois, d'un tas de choses et nous pas ? On ne connaît pas nos droits, on ne sait jamais rien... On ne connaît que les limites. T'as le droit d'avoir un chien mais il a pas le droit de pisser sur le trottoir ou la pelouse, alors pourquoi avoir un chien ? Une auto pareil. Alors, tout est pareil... Tout est comme ça et c'est ce qui est abominable.

Cette espèce de culpabilité qu'on nous crée, qu'on crée en tout, et en nous. Si tu demandes quoi que ce soit : «Ah comment, mais pas question...» Si un mec a besoin de fumer du hash qu'il le fasse, on a autorisé

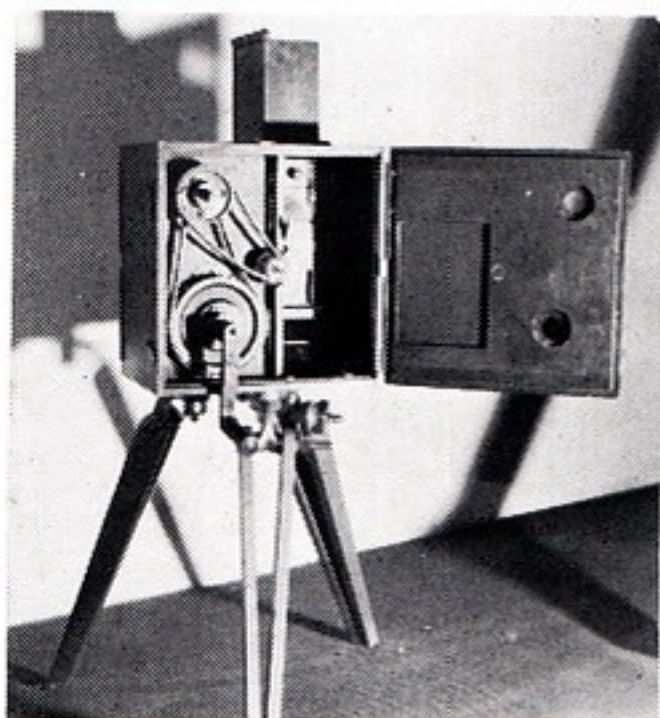


▲ Monique Vita et Magda Mondarie dans «Les frôleuses»

bien plus dangereux : le tabac de la Régie Française qui donne le cancer, on n'y touche pas. L'alcool pareil !

On sait que c'est mauvais, mais comme l'Etat y gagne, on n'y touchera pas. Comme c'est lui qui vend il laisse toute liberté, comme en plus ça le sert en abrutissant les gens... Un brave type dans tout ça, il travaille, il boit, il rentre chez lui diminué, il tue de temps en temps, il tue sa petite famille, ya qu'à voir les journaux, bon, mais ça c'est pas grave ; ce qui est grave c'est si il se révolte, si il conteste, si il dit des choses... Si il inquiète, tu comprends ? Faut surtout pas inquiéter.

Alors on crée une culpabilisation... Je connais des directeurs de salles de films pornographiques ou érotiques qui recevaient des lettres... Les commerçants ne parlaient plus à leur femme !... Des petits-bourgeois qui se sont mis à faire ça pour ne pas couler, qui ne sont pas des pornocrates, pas plus que d'autres... Hier, j'ai eu deux femmes à l'«Alpha Rivoli» qui sont rentrées et qui nous ont dit... Elles étaient curieuses, elles voulaient voir, mais elles en avaient honte. On les avaient soigneusement culpabilisé par rapport à ça. Si c'est leur curiosité de voir ça un jour ?... Pourquoi ?



Q. — Ben c'est une attitude par rapport à la vie qui est primordiale : la curiosité des choses. Etre curieux de tout et non pas avoir d'avance tout régi et organisé d'un bloc...



◀ Joelle Cœur et Michel Lemoine dans «7 femmes pour un sadique»

M.L. — Mais bien sûr, bien sûr... Moi je t'assure que... Pourquoi je suis devenu acteur au départ ? Un type qui est acteur c'est un type qui a envie de tout faire, il a envie de toucher à tout. Quand je vois le cordonnier prendre

son cuir et le couper comme il le faisait dans le temps, eh bien moi... Il y a cette odeur de cuir.... J'ai envie de couper, de sculpter, de faire mille choses dans la vie ; et c'est un peu essayer de faire tout ça que d'être ac-

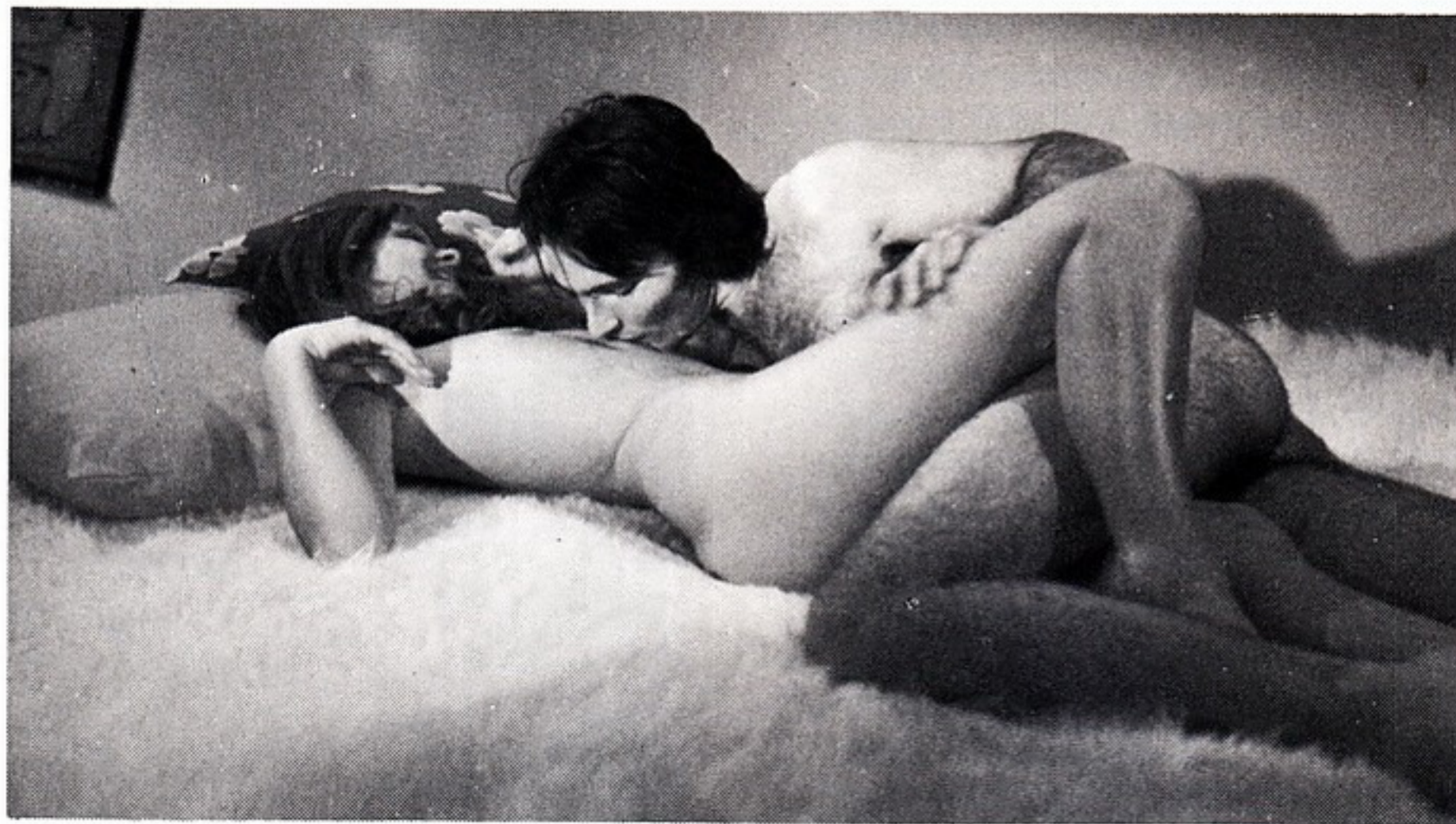


▲ Michel Le Royer et Olga Georges-Picot dans «Les frôleuses»

MICHEL LEMOINE

teur, et c'est toute cette variété qui est passionnante. Tandis que maintenant on veut te conditionner, on veut te mettre dans une ligne, c'est-à-dire que tu sois là. Je crois que si un jour ils peuvent... Heu, certains cerveaux, les réduire et leur faire, les faire devenir, les spécialiser, faire un type qui soit un comptable et rien d'autre.

C'est tout à fait ce qui se dessine. C'est les poulets sans plumes de l'Amérique ! Ils ont trouvé tout d'un coup qu'ils utilisaient trop de leur vitalité pour faire des plumes et tout... Eh bien maintenant, ils sont sans plumes, gros, ils peuvent même plus tenir sur leurs jambes : on les gonfle et on les bouffe, c'est tout. Eh bien, nous, nous allons être des poulets sans plumes d'ici peu de temps ! Et ceci quelle que soit la... Les gens ne se... «L'opposition» ne se rend pas bien compte que lorsqu'on a pris une certaine façon de gouverner, des habitudes féroces qu'on a vu que c'est



▲ Anne Libert et Daniel Sismondi dans «Les frôleuses»

Q. — Que de faire des responsables agissants...

M.L. — Exactement ! Alors y'a cette force merveilleuse des gosses de 13 à

nent gros, ils bouffent, les restaurants sont pleins, parce qu'ils bouffent. Alors ils oublient, ils ont eu un trouble, une énergie, ils ont eu quelque chose mais ils finissent par s'atrophier. C'est vrai que de ne pas manger on a plus



Michel Lemoine et Janine Raynaud dans «Les chiennes» ▲

finalement plus pratique pour plein de choses, même si cette opposition a un reste de pureté, quand elle prendra le gouvernement, elle s'appuiera dessus parce que c'est plus facile de «gouverner» les gens comme ça que de commencer autre chose, que de changer radicalement...

20 ans ou 25, qui doit disparaître, ils sont forcés de rentrer dans le truc parce que tout d'un coup ils tombent amoureux d'une fille par exemple, et que les parents disent ou veulent... Ils acceptent tout, et après ils sont dégoûtés. Alors ils boivent, ils font les cons, ils se foutent de tout, ils devien-

faim. Je me souviens d'une époque où nous n'avions pas d'argent moi et ma femme et où on mangeait des œufs durs, je t'assure qu'on avait plus faim après, et pendant très longtemps on ne pouvait plus manger de grandes quantités. Tu comprends ? Par exemple les gens qui ne baissent plus pen-



dant deux ans, eh bien ils n'en éprouvent plus l'envie. Moi j'ai entendu des hommes de 50 ans dire : « A 50 ans, vous savez... » Bien sûr, ils sont avec la même femme, ils sont coupables si ils vont baiser avec une autre... Ils n'ont plus aucune excitation, ils n'ont plus envie de baiser, on leur a coupé les couilles, on les a castrés de tout !

Et j'ai l'air d'un maniaque des choses sexuelles, mais c'est de tout... Ce n'est pas seulement une castration des glandes, elle est de tout : de l'âme, du désir, d'une naïveté, d'un enthousiasme, d'une compréhension... Des enfants, comment veux-tu que ces gens-là comprennent les problèmes des enfants : ils ne pensent qu'à en faire des adultes ! Un enfant c'est pas la réplique de soi-même, c'est justement quelqu'un de totalement différent. Par contre si tu lui parles d'être humain à être humain - on doit avoir des conversations entre gens différents - c'est son droit et son intérêt que d'a-

*Françoise Dammien dans
«L'amérique»* ▶



Janine Raynaud et Michel Lemoine dans «Les déxaxées» ▲



▲ Olga Georges Picot
dans «Les frôleuses»

voir une autre politique ou d'autres désirs que toi. Mais ils ne parlent plus. Les parents ne sont plus des êtres humains, des êtres humains avec tout ce que ça apporte... A la limite, il vaut mieux pour un gosse un type dont on dit du mal parce qu'il vit plutôt que ces gens enlisés dans une règle et qui se disent : «Moi je me suis fais chier pour élever mes enfants, toi tu feras pareil...» Pourquoi cette espèce de vengeance ? Pourquoi cette malhonneteté ? Parce que sous couvert de «liberté» on doit obéir ?

La liberté de tout faire, la liberté d'acheter ? Y'a plus de pauvres ? Au début du mois ils achètent tout et le 15 il n'y a plus un rond. C'est un chauffeur de taxi qui me disait ça l'autre jour : «Il n'y a pas beaucoup de voitures aujourd'hui, c'est comme ça le dix de chaque mois, les rues se vident parce que les mecs n'ont plus de quoi mettre de l'essence dans leur bagnole...» Bon, alors ? Liberté de quoi ? Les gens ils peuvent plus avoir d'enthousiasme... Faut pas simplement les accuser d'être mous et de s'en foutre. Ou alors, y'a plus qu'un enthousiasme : celui du Fric, ceux qui se passion-

nent pour ça, ils ont encore un enthousiasme de ça. Tu parles : il s'agit d'arriver à faire avec les matériaux les plus mauvais les trucs les moins chers pour les vendre toujours plus cher ! Faire des maisons qui s'écrasent au bout de dix ans, des costumes qui ne tiennent pas, des choses foutues deux mois après... Alors ils ont le «sens de l'argent», y'en a très peu qui ont ce «génie» mais ce n'est plus que ça qu'on encourage aujourd'hui. Mais on encourage pas le consommateur.

Au cinéma c'est pareil. Les gens, ils voient un film comme «7 morts sur ordonnance» qui raconte bien gentiment sans heurter, sans dire, sans souligner les choses, on laisse tout dans l'ombre, et les spectateurs croient avoir vu un pamphlet efficace et terrible ! C'est pas un pamphlet, c'est une petite chose où on a tout effacé, où on se dit «ben oui, y'a cette petite famille qui s'est tuée... Il était un peu nerveux le papa, il a tué ses gosses et sa femme», mais on ne dit pas vraiment : «vous voyez ce scandale, ça s'est passé et c'est vrai ! Et ça ne doit plus avoir lieu» et en

Janine Raynaud dans «Comme il est court le temps d'aimer» ▼

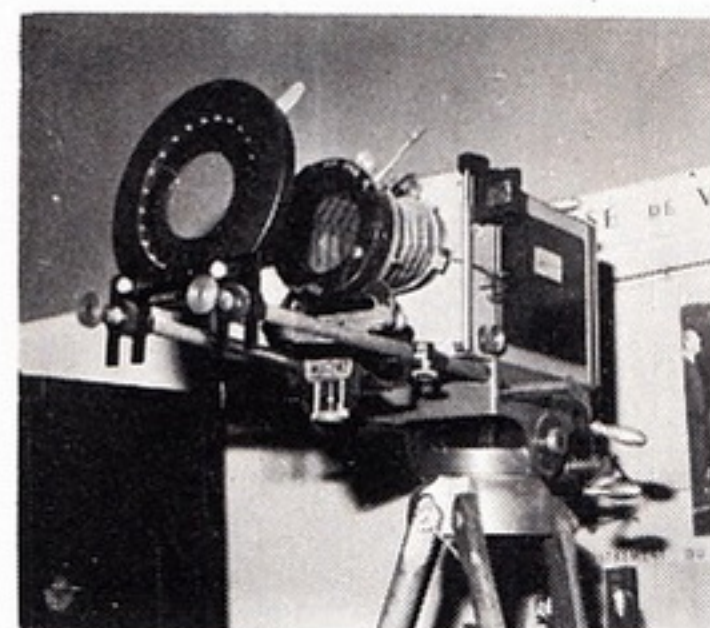




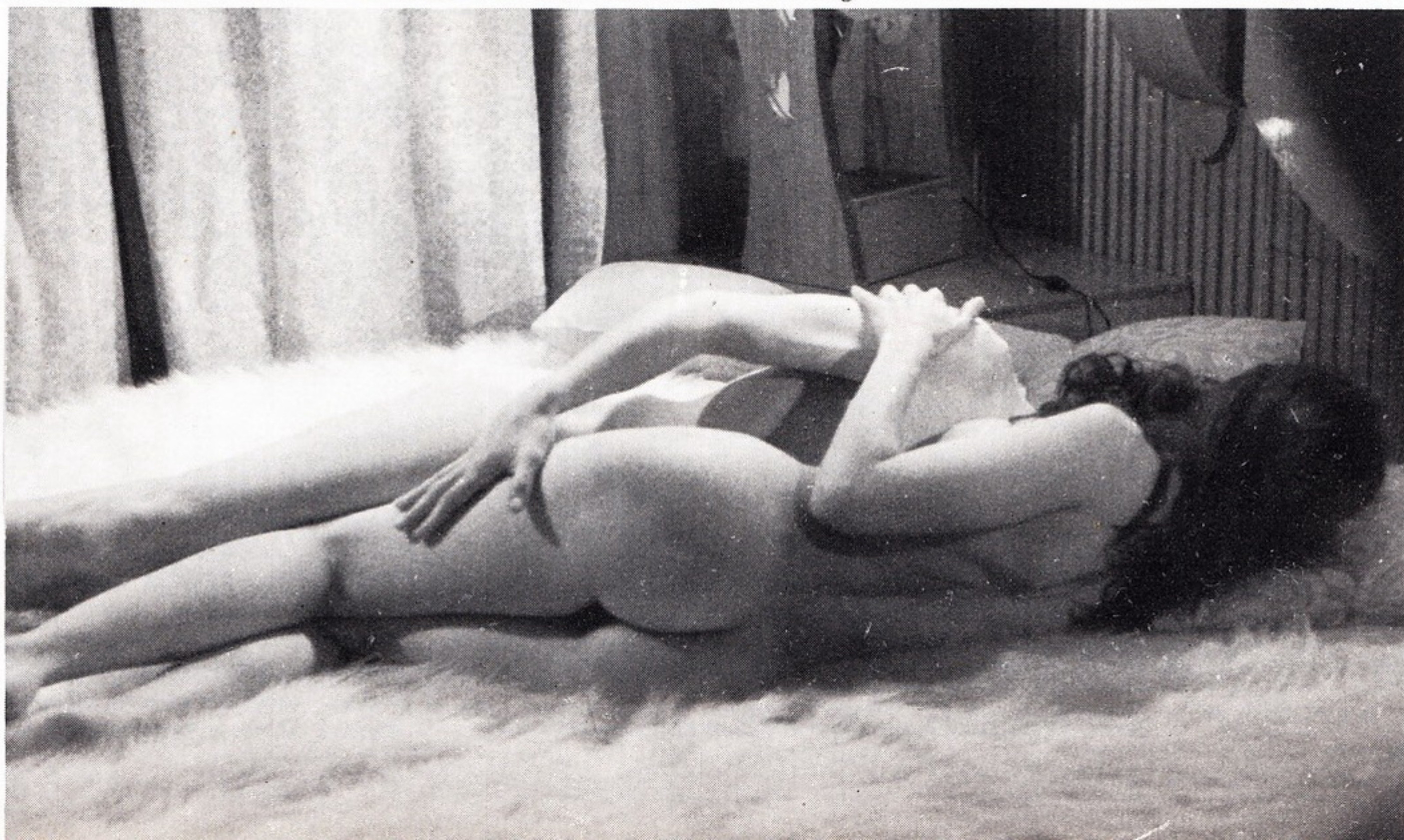
◀ *Michell Lemoiné dans «La vengeance du masque de fer» (S. Amadio)*

plus de ça on se dit «bof, ça a eu lieu il y a dix ans !» Ben justement y'a dix ans , et c'est pire maintenant comme ça se passe ! Comme les films sur l'occupation, ils rassurent : c'est une époque révolue. Si on croit que c'est terminé ces problèmes !

Ma sœur est juré en ce moment d'un crime qui s'est fait : un type, un arabe harki qui est venu en France avec sa femme, et puis celle-ci a pris les habitudes des autres bonnes femmes, leur liberté et tout ; lui il vivait encore comme dans son pays, avec la femme qui doit obéir à tout, il s'est mal plié à la vie française ; lui qui avait jamais bu ses copains l'ont fait boire et de boire ça a pris sur lui des proportions, et un jour il a tué sa femme qui voulait se séparer de lui. Bon, eh bien ce type-là, au lieu de juger un criminel ivrogne qui a tué sa femme, on ferait



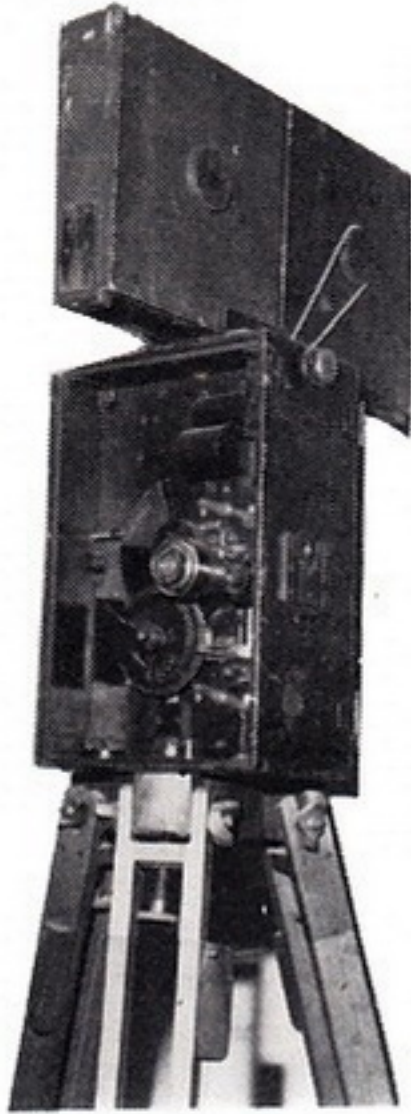
Marie Georges Pascal et Bruno de Volder dans «Les froleuses»





Claudia Coste et François Cannone dans «Les désaxées» ▲

mieux de commencer par juger un pays qui a engagé des types pour le servir et... ces gens-là, on en a fait des gens qui ne peuvent plus vivre. Le crime il vient de chez nous. D'ailleurs chaque fois que tu vois un crime dans le journal il n'est pas question de sa famille de sa vie... C'est pas... Personne n'est ivrogne... On ne voit pas l'antécédent, on en parle pas parce que ça dérange, on met en valeur ce qu'il a fait, le crime, le spectaculaire. On ne dit surtout pas pourquoi la société l'a poussé à faire ça. C'est



▲ Georges Geret et Nathalie Zeiger dans «Les frôleuses»



Michel Lemoine et Janine Raynaud dans «Les désaxées» ▲

comme les animaux, ils sont tous foncièrement bons ; quand un chien te mords, c'est qu'on l'a dressé et qu'on l'a battu pour ça... L'être humain c'est la même chose. L'homme a besoin de passions et de grands sentiments, il est bien meilleur que mauvais. Ce qui le rend mauvais c'est cette société qui l'aigrit : «et si tu ne fais pas ceci ou cela, tu ne fais pas partie de nous. C'est tout. Allez hop ! Rauss !» Et ce rauss, eh bien, il faut pas qu'il se révolte.

(Téléphone)

Oui, je voulais te dire : on fait comme l'Opéra. L'Opéra a été le grand art du XIXe Siècle où les jeunes filles de bonne famille devaient épouser le fils de tel ou tel terrain parce que ça arrangeait bien le papa ; donc il fallait que les jeunes filles vierges n'aient pas la moindre notion de ce qu'est la passion ou la sensualité. Alors on l'emmenait à l'opéra où de grosses dames avec une voix du haut des poumons et de la tête leur chantait la passion, et elles les pauvres mômes ne comprenaient rien.

MICHEL LEMOINE

Et quand du même coup les mêmes opéras sont chantés par des noirs qui chantent du ventre et où la passion tu t'aperçois que c'est le sexe... Tu es remué. Il se passe quelque chose. Elles auraient été troublées. C'est autre chose que ces alliances mondaines avec un monsieur à barbe qu'on voulait lui faire épouser. On n'y touchait pas parce que ça dérangeait les alliances, la même aurait peut-être couché avec un ouvrier de l'usine du père et on ne voulait alors surtout pas de ça.

Q. — Oui, dès qu'il peut y avoir un intérêt quelconque pour quoi que ce soit, tout est mobilisé pour le rabattre. Le type qui se prend un peu en charge se voit...

M.L. — Oui mais parce qu'il va inquiéter les autres. Ce qu'il dit va peut-être tomber dans l'oreille de quelqu'un qui se dira : « mais il a raison ce mec ! » Donc tu le fais penser, réfléchir... donc tu es un danger.

Pourquoi mon influence serait-

elle mauvaise ? L'influence du sexe équilibre les êtres et ne donne pas aux gens l'envie de faire des hold-ups ou des choses comme ça, c'est une révolte toute autre ! Notre époque a évolué en tout, mais au point de vue mœurs elle est tellement en retard !

Si. Y'a la pilule ! Avec ça ils ont tout découvert ! La pilule on croit vraiment que ça a fait avancer les choses, que les femmes sont libérées... Elles ferment leur gueule, elles sont libérées de quoi ? Maintenant les mecs ils s'en foutent. Elles sont plus esclaves que jamais, ils les baisent ils les foutent à la porte et avant, si ils avaient un peu de sentiment ils se sentaient une responsabilité, c'était important, maintenant ils s'en foutent !... Donc un milieu de gens libres qui prendraient la pilule parce que librement ils décideraient de le faire. C'est pas la pilule qui est grave, c'est la façon dont on s'en sert auprès de la femme.

Et tu vois c'est même très marrant, moi, je n'ai pas été intéressé aux films politiques, j'ai des idées politiques comme chacun, mais je n'ai pas

eu cette espèce de chose passionnante que quelques camarades ont pour la politique, bon. Eh bien j'ai fait des films à part le premier qui était mes problèmes à moi, j'ai fait des films qui étaient souvent des films aimables dans le côté horrible du mot « aimable », c'est-à-dire pour plaire, dans un milieu qui me plaisait comme ça... des films un petit peu gratuits et... que je ne renie pas, à l'époque j'aimais les faire, ces espèces de fantasmes de mon enfance : ça se passe dans un château avec de jolies femmes et de beaux décors, des choses qui pourtant ne se passaient pas tous les jours dans la vie de mon enfance. Et maintenant je me vois un besoin sinon de mêler la politique, je ne saurais pas, du moins de mêler des problèmes importants à mes films. Je ne crois pas qu'on puisse faire des films, que ce soient des films de distraction, des films graves ou policiers ou d'horreur, sans y mêler les milieux, sans y mêler une certaine politique à l'état idéal : dans tous les partis, y'a les vrais et les nons sincères. Ceci dit il y a des par-



Regine Cardot et Jerry Bauer dans «Les petites saintes y touchent»



Michel Lemoine et Janine Raynaud dans «Les désaxées» ▲

tis qui manifestement ne défendent que des gros intérêts, alors bien sûr...

Mais vraiment je m'aperçois que souvent dans les films... quand je présentais mes films à «Sigma», cette espèce d'attaque des jeunes et tout, cette agressivité... Ils attendaient d'un film, même d'un film



▲ Hans Meyer et Janine Raynaud dans «Comme il est court le temps d'aimer»
érotique, ils attendaient une autre image, ils attendaient que ça pose des problèmes pour eux...

(Téléphone)

... Tiens, justement ce sont des étudiants qui me téléphonaient ! A Bordeaux ? Oui, je voulais te dire que ces réactions, ces films auraient été beaucoup mieux acceptés si ils avaient été confrontés avec de vrais problèmes humains, avec les problèmes de tous les jours. Les jeunes sont très touchés par ce qui touche le social, tout ce qui touche la vie, leurs problèmes parce qu'ils sont beaucoup plus inquiets que d'autres générations et si... en plus tu leur projete des films futiles, «aimables» comme je t'ai dis... Ils ne sont plus d'accord. Bon mais je voulais te dire qu'il y a des groupes d'étudiants qui sont venus me voir pour préparer une licence sur le cinéma pornographique et, heu je les reçois. La première question qu'ils ont posé c'est : «Combien le film a-t-il coûté ?» Pour eux, au lieu d'étudier le problème de la pornographie, ils pensaient d'après ce qu'on les avaient conditionnés, on les avaient conditionnés de telle

façon que tous les gens qui s'intéressaient à la pornographie sont des marchands ou des anormaux. Ils se disent : c'est un truc pour gagner de l'argent. Alors quand je leur ai dit que les acteurs qui faisaient ça ne gagnaient pas beaucoup d'argent et surtout que la plupart aiment ça,



Marie Georges Pascal et Bruno de Volder dans «Les frôleuses» ▲

eh bien ils étaient très étonnés. Et quand je leur ai parlé de la pornographie vis à vis de l'érotisme, vis à vis de la vie... que l'érotisme contentait facilement tout le monde et que j'employais le mot pornographique depuis toujours parce que ce mot accroche plus, c'est déjà une certaine libération du vocabulaire de dire : «je suis pornocrate, je fais des films pornographiques» alors qu'à l'époque ce n'était même pas le cas, je m'en vantais, là j'ai vu qu'ils étaient un peu inquiets, que c'était un domaine... Ils voulaient faire une licence là dessus et ils ne s'étaient pas posé le problème, pas du tout au point de vue social, et sans doute que les millions de spectateurs de ces films étaient des gens anormaux pour eux. Des gens qui pouvaient «s'amender» comme disait Michel Guy dans «Le Figaro» ! Et là, qu'un ministre de la culture ne pense même pas qu'il y a eu des livres des toiles sur la pornographie, que c'est une forme de création... La création a besoin d'une excitation ; que cette excitation soit la passion, la politique ou la pornographie, elle a besoin d'une semence, d'une colère, d'une excita-

tion, d'une vigueur, elle a besoin d'être déclanchée par quelque chose de fort en nous, et souvent... Et en plus de ça il faut bien voir que la pornographie est partout ailleurs, dans d'autres films, dans tous les thèmes. Alors, le ministre disait que dès que les directeurs, de ces salles

où on en passe, s'amenderaient aussitôt on leur redonneraient tous leurs droits ! On en fait bien des anormaux, des hors-la-loi ! Je ne vois pas pourquoi tant qu'on y est on ne leur retire pas leur carte d'électeur ! C'est incroyable ! Ils gênent parce qu'ils sont à l'aise dans un domaine où les autres ne sont pas à l'aise ! Et l'inquiétude, le danger, c'est qu'ils en rendent d'autres à l'aise !!!

(...) Alors justement, dans les sujets... Je lis en ce moment des sujets de jeunes écrivains, et partout on retrouve un fond social important, très très important. Et d'ailleurs si tu te vantes d'être un pornocrate comme moi, tu dois avoir cette liberté envers la politique et t'y intéresser comme tu le fais avec le sexe ! La liberté des êtres est liée à tout ça...

(Téléphone)

M.L. — Je ne baise pas mes actrices, mais je t'assure que quand une fille est la vedette de mon film...

(Téléphone)

Q. — Heu... Tu parlais des relations de ta vie privée et de ton travail, enfin...

M.L. — Oui, il est évident que quand je choisis une actrice, qu'elle me trouble et que j'ai envie qu'elle trouble le spectateur avec moi, elle me plaît, je suis très préoccupé par elle... Je la mêlerai très facilement à ma vie privée, mais en général je me méfie parce que ça ressemble à une position d'autorité privilégiée... Ça ressemble à une employée qui va coucher avec son patron. Mais là encore c'est pas une règle immuable, et de toutes façons durant le film, je n'ai qu'un désir d'elle ! C'est comme ça que la vie privée joue... dans tout ce qu'on fait.

Quand tu écris quelque chose, tu es impressionné par quelque chose selon les êtres humains que tu vois, et la société, les injustices dont tu es le témoin, les craintes, les dangers et tout. Parce que sinon quoi ? On est des robots des fonctionnaires ou quoi ? Notre vie privée, elle est ce qu'est notre métier. Comment décoller la vie privée du métier, quand on se réveil-

le à 3 h du matin pour écrire 10 lignes et qu'on se recouche... Ou alors c'est ne pas être disponible que d'être étanche comme ça. Y'a des travailleurs qui sont chez Renault, qui travaillent dans des choses où leur vie privée peut être en dehors, parce que leur métier ne les intéresse pas, et encore... et encore !... ça peut les tourmenter quand même...

Ce qui est détestable c'est le côté Drach de notre métier. Parce qu'alors là, c'est vraiment toucher le public sur le côté le plus pitoyable. Pour moi, c'est vraiment fayoter à un point effroyable. Et à moi, on me dit, «mais comment votre femme se met nue dans des films, ça ne vous choque pas ?» Moi je trouve qu'elle est libre de le faire... Ce que je trouve choquant moi c'est cette impudeur de sentiments de sa vie privée qui justement fait de mettre sa petite famille en avant et en se

tenant par la main comme une famille de singes. On peut dire alors que c'est vraiment prostituer sa famille et ce qu'on a de plus intime en soi... et son âme et son cœur. Parce que sur les plages maintenant on se met nus, et le corps on lui rend cette liberté, grâce aux pornocrates justement, et le reste ce sont nos mystères, et en faire état comme ça je trouve ça pitoyable.

Q. — Oui en fait c'est eux qui puent le refoulement et le renfermé et qui en donnant de telles images d'eux vont à l'encontre de tout changement au niveau du couple par exemple... Ce sont eux qui sont « pornos » au sens péjoratif où ils emploient le terme !...

M.L. — Oui. C'est pitoyable je te dis...

Propos recueillis au magnétophone par Jacques RIG.



▲ Claudia Coste et Martine Azencot dans *«Les désaxées»*

MICHEL LEMOINE

Michel Lemoine et Nathalie Zeiger
dans «Les chiennes» ▶



Né en 1933. Activités théâtrales (au T.N.P.) dans les années 1950. Marié à Janine Reynaud.

I - Acteur

- 1948 - Le diable boîteux (sacha Guitry)
- 1949 - Le trésor de Cantenac (Sacha Guitry)
- 1959 - Suspence au 2ème Bureau (Christian de Saint-Maurice)
- 1960 - La vendetta del maschera di fero / La vengeance du masque de fer / (Sylvio Amadio)
 - Les filles sèment le vent (Louis Soulanes)
- 1961 - I pianeti contro di noi / Le monstre aux yeux verts (Romano Ferrara)
- 1962 - La porteuse de pain (Maurice Cloche)
 - Le cri de la chair / L'éternité pour nous (José Bénazéraf)
 - I diavoli di Spartivento / Le sabre de la vengeance (Leopoldo Savona)
- 1963 - La drogue du vice / Le concerto de la peur (José Bénazéraf)
 - Ercole contro Moloch / Hercule contre Moloch (Giorgio Ferroni)
 - Delitto allo specchio / Sexy party / Les possédés du démon (Jean Josipovici et A. Molteni)
- 1964 - La strada per Fort Alamo / Arizona Bill (John M. Old - Mario Bava)
 - Una voglia di Morire (Duccio Tessari)
 - Mission spéciale à Caracas (Raoul André)

- 1965 - I diafanoidi portano la morte (Anthony Dawson - Antonio Margheriti)
 - I criminali della galassia (Anthony Dawson - A. Margheriti)
- 1966 - Une corde, un colt (Robert Hossein)
- 1967 - Necronomicon / Succubus / Delirium / Geträumte sünden (Jess Franco)
 - El caso de las dos bellezas / Rote Lippen / Sadisterotica (Jess Franco)
 - Besame, monstruo / Kiss me, monster (Jess Franco)
 - La mujera perdida (Tulio Demichelli)
- 1968 - Piu tardi, Claire, piu tardi (Brunello Rondi)

III - Réalisateur

- 1969 - Wie kurz ist zeit zu lieben / Comme il est court le temps d'aimer (film signé par Pier A. Caminecci, mais réalisé par M.L.)
- 1972 - Les désaxés / Les désaxées
- 1973 - Le manoir aux louves / Les chiennes
 - Le lit rond / Les mésaventures d'un lit trop accueillant / Les confidences érotiques d'un lit trop accueillant / Les frôleuses
 - L'étreinte cordiale / Des petites saintes qui se touchent / Les petites saintes y touchent
- 1974 - L'Amérique (c.m.)
 - Les week-ends maléfiques du comte Zaroff / Les week-ends érotiques du comte Zaroff / 7 femmes pour un sadique

FILMOGRAPHIE

NOTE - Une filmo de M.L. est parue dans «Vampirella» N. 9 (et a été froidement repiquée dans «Eroscore» N. 14) : incomplète et erronée, elle est ici complétée et corrigée.

LE MUSÉE DES OBSEDES

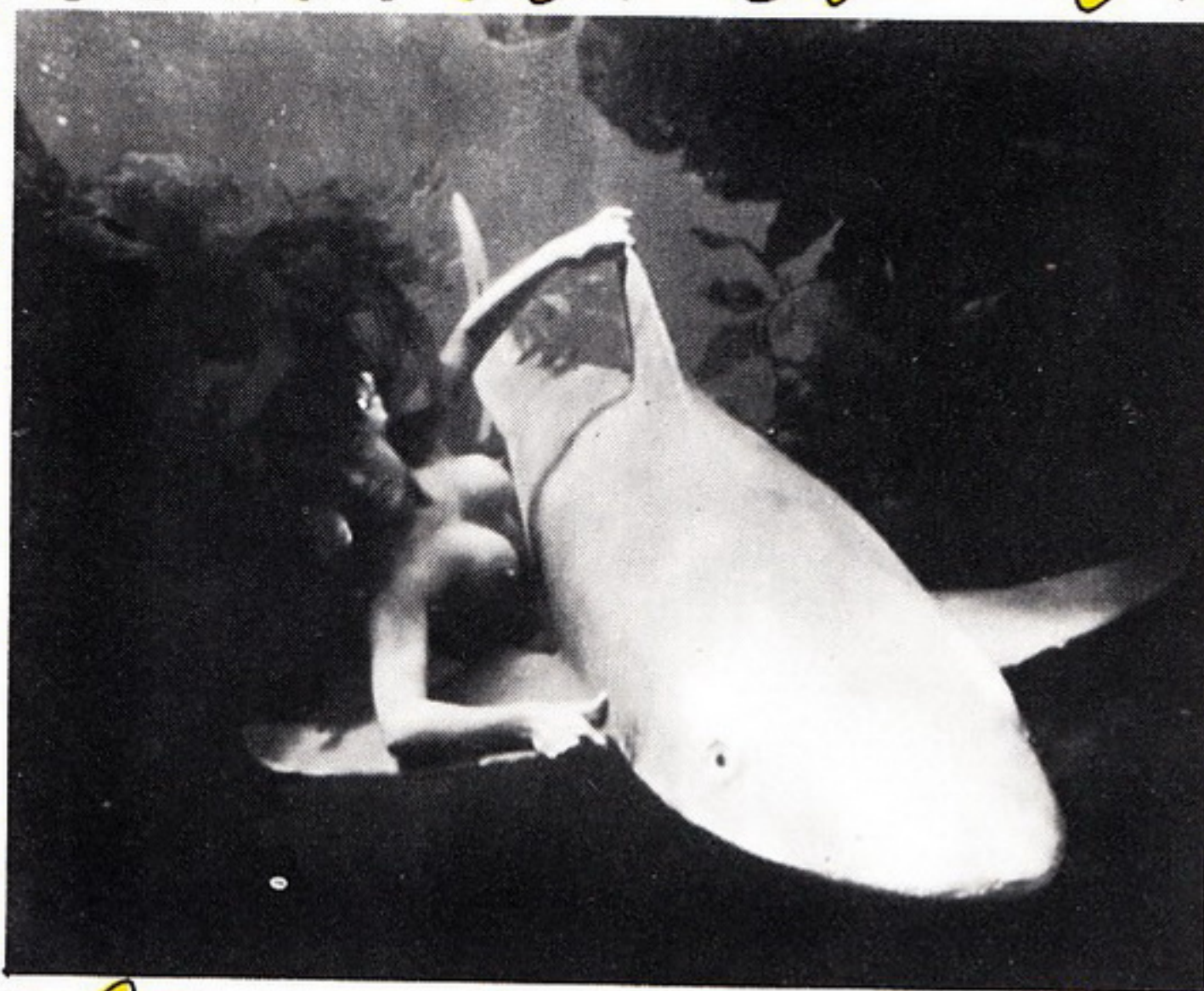
par JEAN-PIERRE BOUYXOU

Dans le n. 80 de «Positif» (décembre 1966), Bernard Cohn (... comme son nom l'indique), rendant compte d'«Aqua Sex» pour le démolir, parlait du réalisateur John Zamb, et précisait ingénument : «Le nom, bien sûr, ne me disait rien». En vérité, ça n'aurait rien d'étonnant, puisque c'était John Lamb que s'appellait le cinéaste.

Lamb n'est pas un inconnu pour les fanas de fantastique : spécialiste de la photo sous-marine, il a notamment signé celle de «Voyage To the Bottom of the Sea» («Le sous-marin de l'apocalypse», d'Irwin Allen, 1961), puis de «War-Gods of the Deep» (ou City In the Sea», de Jacques Tourneur, 1965, en collaboration avec Neil Ginger Gemmell).

Il était logique que la première (?) réalisation de Lamb fut une histoire d'eau ; il a lui-même produit, écrit et (en collaboration avec Hal McAlpin et Bridon Baker) photographié «The Aqua Sex» (connu en France sous deux titres : «Aqua Sex» et «L'île des femmes nues»), en 1964. Ce superbe nudie (parfois répertorié sous le titre «The Mermaids of Tiburon», Walt Lee allant jusqu'à imaginer qu'il s'agit de deux films différents), dont la distribution réunit Gaby Martone, Diane Webber, George Rowe, Timothy Casey et ce

HISTOIRES D'EAUX



Tétons contre requin blanc : «The Aqua Sex», ou l'anti-«Jaws»

bon Pedro Gonzales-Gonzales, renouvelait aimablement le mythe des sirènes (dont le plus érotisant des avatars n'était guère, alors, que «Mr. Peabody and the Mermaid», d'Irving Pichel, ave Ann Blyth, en 1948). Le scénario, désarmant de simplicité, avait pour unique fonction de justifier de chouettes images sous-marines en couleurs, avec tout plein de nanas nageant paresseuse-



Victoria Wren et Christopher Winters (le vampire) dans «Mondo Keyhole», le chef-d'œuvre de John Lamb



Ancêtre des naïades de John Lamb, Ann Blyth, la sirène de «Mr. Peabody and the Mermaid» (M. Peabody et la sirène», Irving Pichel, 1948), n'aime pas les dames terrestres : elle les mord

ment, caressant leurs seins nus aux algues, certaines étant nanties d'une couette de poisson pour faire plus joli. Des minces, des grosses, des bandantes et des pouffiasses, y'en avait pour tous les goûts, et l'on avait rarement vu un film aussi sympathiquement complaisant quant au cul (faudrait voir à ne pas oublier qu'il s'agissait d'un des premiers nudies diffusés en France).

Film contemplatif – et, à ce titre, divinement scopophilique – que cet «Aqua Sex». John Lamb alla plus loin, en 1966, avec «Mondo Keyhole» (ou «The Worst Crime offAll»), bizarre nudie sado-maso dont on attribue parfois la coréalisation à Jack Hill (mais Lamb seul étant crédité au générique). Il est râlant que «Mondo Keyhole» (distribué en Belgique sous son titre original) soit inédit en notre mère patrie, car il s'agit d'un authentique chef-d'œuvre, d'un des plus passionnants nudies jamais tournés. Bourré de références (volontaires ou non, de la lenteur bénazérafienne façon «Nuit la plus longue» au vampirisme façon Tod Browning), extrêmement élaboré, le film explore un espace onirique et obsessionnel proche de celui des «nutrix» : voyeurisme, viols, drogue, saphisme, orgies, fétichisme, anthropophagie, flagellations, castration. Fantômes. «Mondo Keyhole» traite de la violence



Diane Webber dans «The Aqua Sex»





L'héritière des naïades de John Lamb : la sirène de «The Mermaid» (ou «If you stand that fishy smell you'll love the mermaid»), film porno «hard» produit par Free-way Films en 1973 (inédit en France, diffusé en Belgique en version soft : «The Mermaid» ou «Comment le faire avec une sirène»)



Le sein palpitant, l'infortunée sirène agonise, le flanc percé par une flèche de fusil sous-marin (Gaby Martone dans «The Aqua Sex»)

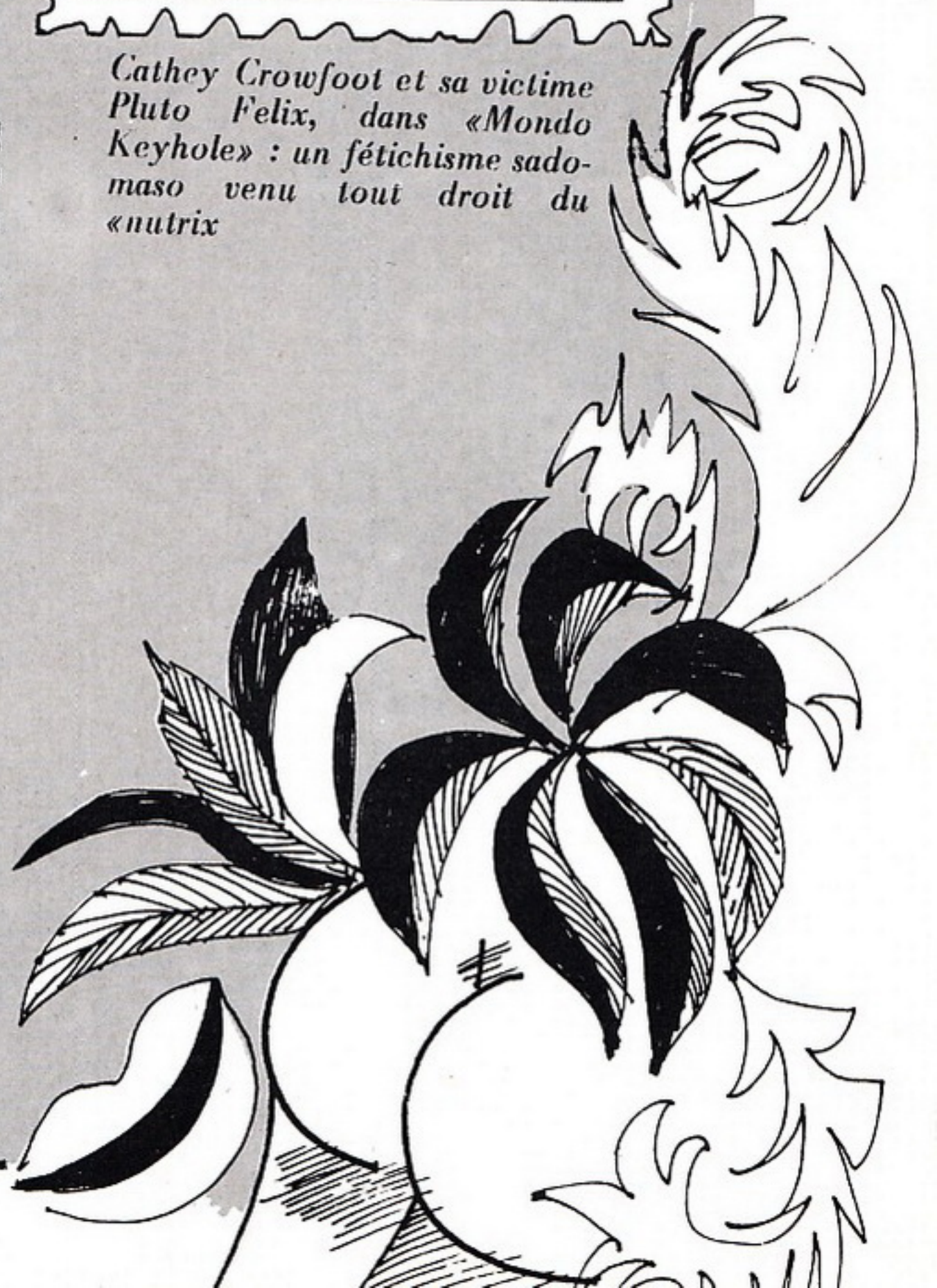
érotique, tant cérébrale que physique (le film comporte quelques flashes obscènes, «hard» avant la lettre, décelables seulement après plusieurs visions), mais aussi de la création (ou, si l'on préfère, du discours) érotique : il n'est pas interdit de reconnaître Lamb en personne, dans une silhouette de cinéaste sado-maso). L'eau, ici filmée en noir et blanc, n'a pas la lumineuse transparence de l'océan d'«Aqua Sex». Souillée, c'est celle, omniprésente, d'une piscine où l'on viole et tue. Parmi les immondices, il n'y flottera finalement qu'un dérisoire mannequin. Symbolisme manichéen ? Les histoires d'eaux de John Lamb, à ce stade de sophistication, sont trop fantasmatiques pour être aussi naïves.



La finalité du nudie : montrer des filles à poil (et, ici, à écailles : une scène de «The Aqua Sex»)



Cathey Crowfoot et sa victime Pluto Felix, dans «Mondo Keyhole» : un fétichisme sado-maso venu tout droit du «nutrix



QUAND ON AIME
LE VICE
ON VA AU CINÉMA

black emanuelle

Emanuelle est une splendide beauté noire américaine qui ne se sent pas concernée par les problèmes raciaux. Nous la rencontrons lors de son voyage en Afrique noire où elle

est envoyée en mission pour sa maison d'édition-photos de New-York.

Dans l'avion Emanuelle est excitée par la vue d'un couple faisant l'amour. Pour satisfaire son désir, elle

se tourne vers un jeune garçon blanc.

A Nairobi elle est attendue par les Danieli couple blanc vivant dans la luxure : Gianni et Anne. A son arrivée, ils organisent une orgie dans les bras de Gloria une suédoise très libérée...

Dès qu'elle le peut elle se livre à la photographie de la nature luxuriante. Emanuelle prend pour modèle Gloria créant une atmosphère érotique. Gianni les convoite, bavant de désir. De son côté Gloria photographie nue Emanuelle.

Après le casino, c'est Emanuelle qui prendra l'initiative de faire l'amour avec Gianni... puis dans son laboratoire avec Anne.

Gloria et Emanuelle en se baignant parlent de Gianni : elles se retrouvent rapidement dans les bras l'une de l'autre se livrant au saphisme le plus voluptueux.

Au cours d'une initiation secrète dans une tribu locale, Emanuelle se laisse posséder par Gianni devant tout le monde. Anne et le professeur-sorcier Kamau décident à leur tour de franchir leurs propres interdits et se livrent aux yeux de tous à un acte d'ardente passion.

Soudain Emanuelle disparaît : elle est en route pour Dar-es-Salaam, en train. Elle est seule et triste. Lors d'un arrêt, une troupe joyeuse de garçons noirs et blancs montent dans son compartiment : séduits par la beauté noire, ils se jettent sur elle. Tour à tour elle se laisse « violer » par chacun d'eux.

Gianni poursuit le train en Land-Rover. Il la rattrape et lui crie qu'il l'aime et qu'il veut partir avec elle. Qu'il veut vivre avec elle, toujours. Emanuelle refuse et le remercie de l'avoir rendue heureuse : pour la première fois de sa vie elle a aimé. Mais elle craint que l'Amour l'encombre ; elle choisit l'appel de la liberté.

Fiche Technique : « Emanuelle nera » (Black Emanuelle). Réal. : Alberto Albertini. Scén. original et adaptation : Adalberto Albertini. Dial. : Palmambrogio Molteni. Photo. : Mario Mariani (couleurs). Mus. : Nico Fidenco. Mont. : Massimo Jaboni. Son : Carlo Carlini. Prod. : Flaminia prod./San Nicola prod. Origine : Italie 1975. Interprétation : Emanuelle (E.), Laura Gemser, Karin Schubert (Gloria), Angelo Infanti, Venantino Venantini, etc... Dis. : Films Marbeuf/Rex International.

◀ Karin Schubert

Karin Schubert et Emanuelle ▶





▲ *Emanuelle*





LA DAME BLANCHE

54, rue du Faubourg-du-Temple - PARIS-XI^e

Métro Goncourt ou République. Ouvert de 15 à 19 heures, sauf le lundi.

Vente par correspondance. Liste sur demande.



Angelo Infanti et Emanuelle ▲

ROSALBA NERI

Depuis 1960, Rosalba Neri n'a guère cessé d'être la vedette d'une quantité de films populaires : elle est devenue la figure familière du peplum, du thriller italien, du western, du film d'espionnage, du film fantastique... Autant de genres qui ont permis à Rosalba de ne pas rester cantonnée à un seul et unique rôle. Tous ces films nous l'ont montrée dans des emplois très différents et, dès les débuts de la vague érotique (dans les années 68), ils se sont mis à la déshabiller.

Tour à tour ils ont privilégié son corps de femme fatale, aux hanches étroites et aux épaules de star, corps répondant en tous points à l'imaginaire titillé par un port de tête évoquant Ava Gardner. Tout à tour, ils ont monté en épingle son côté femme-victime au regard tendre...

Star populaire à l'italienne, Rosalba Neri, perpétue une image de la femme généreuse, chaude et impulsive ; souveraine, elle a traversé toutes les modes, sans rien céder au genre minette.



► Rosalba Neri



▲ Rosalba Neri dans «Les vierges de la pleine lune (Paolo Solvay)





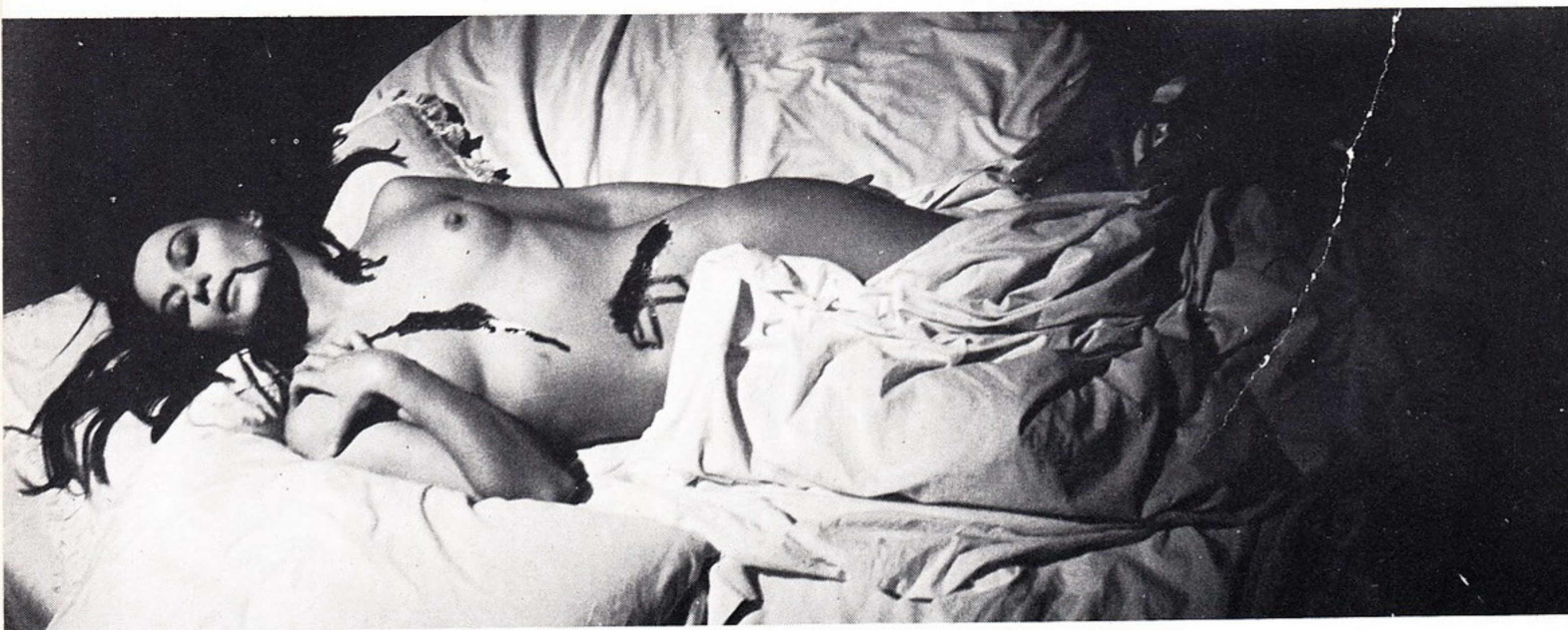
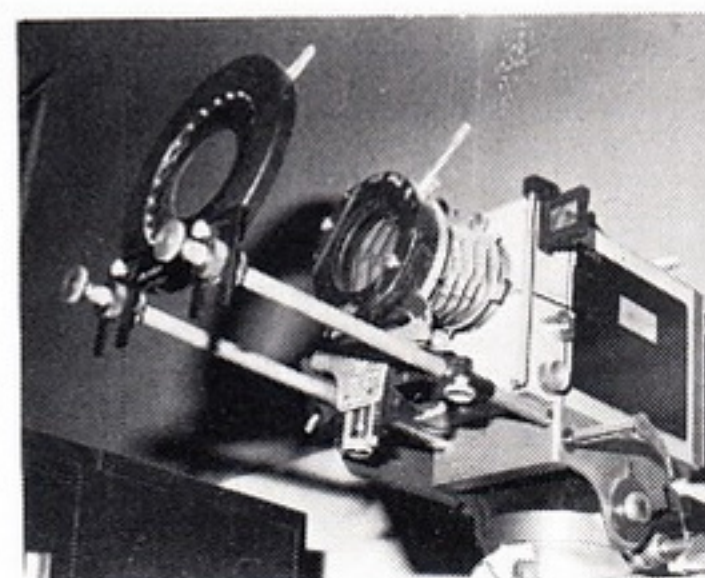
ROSALBA NERI



▲ Rosalba Neri dans «La muerta incierta» (J.R.Larraz)



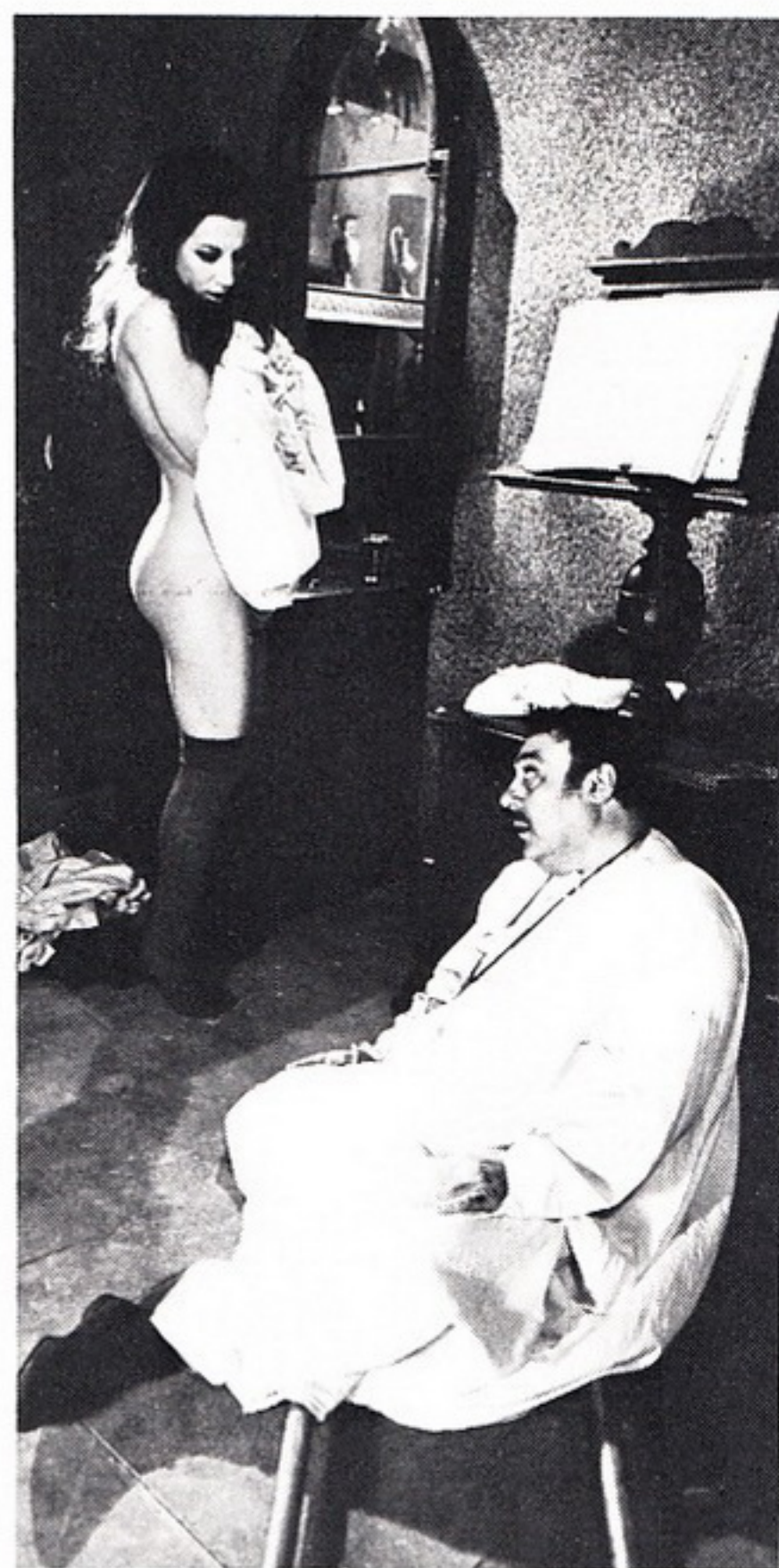
▲ Rosalba Neri dans «99 femmes» (Jess Franco)



Rosalba Neri dans «Les insatisfaites poupées érotiques» (Fernando di Leo) ▲



Rosalba Neri dans «Les vierges de la pleine lune» (Paolo Solvay) ▲



Rosalba Neri dans «Il prode anselmo e il suo scudiero» (Bruno Corbucci) ▲



▲ Rosalba Neri dans «Primo tango a Roma» (Vincent Thomas)



▲ Rosalba Neri (photos posées) ▲



Rosalba Neri dans «Les insatisfaites poupées érotiques» (Fernando di Leo) ▲



Rosalba Neri dans «Les insatisfaites poupées érotiques»
(Fernando di Leo) ▲

◀ Rosalba Neri dans «Primo Tango a Roma»
(Vincent Thomas)



Rosalba Neri dans «Les insatisfaites poupées érotiques» (Fernando di Leo) ▲

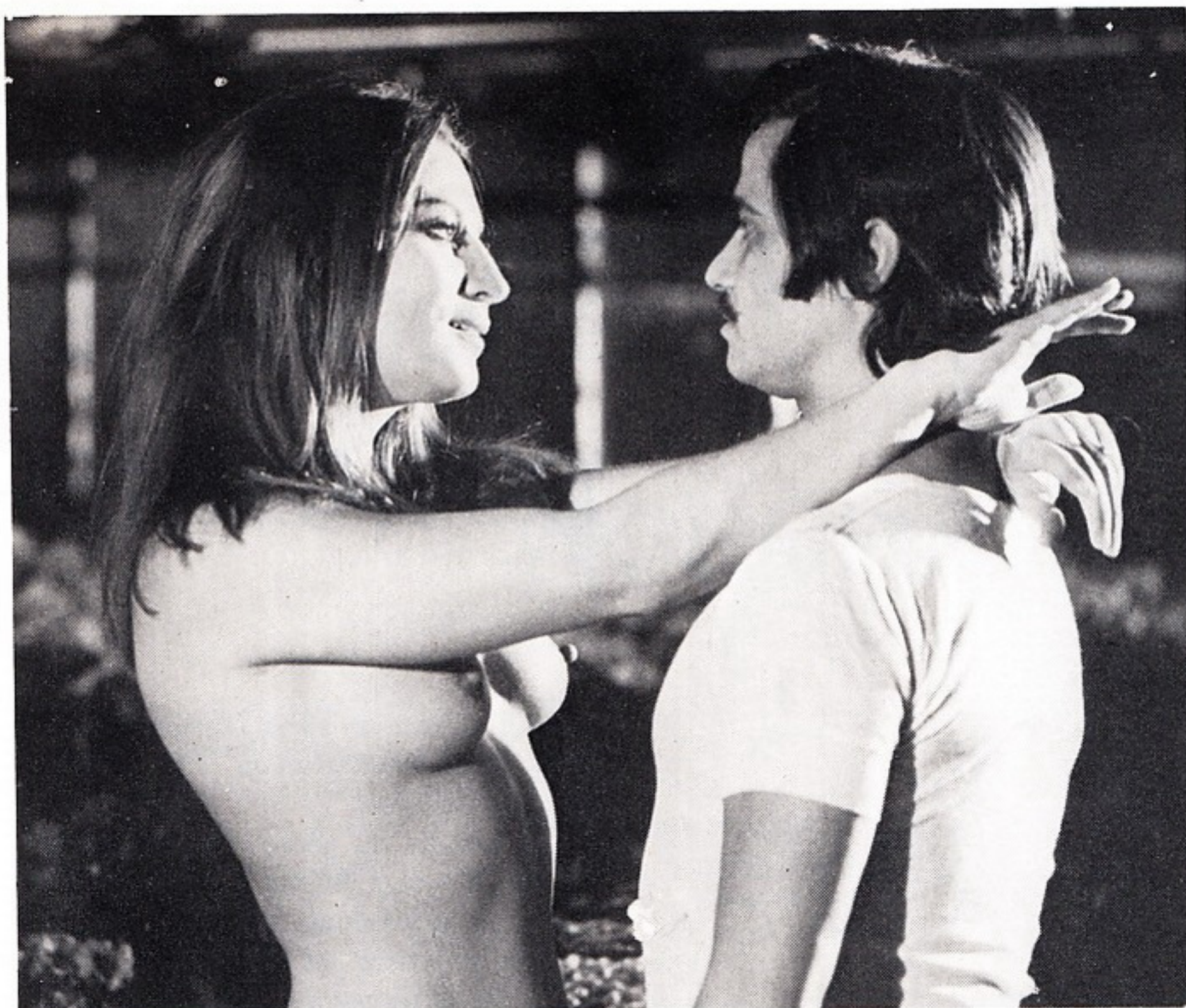
FILMOGRAPHIE



Rosalba Neri dans «Les insatisfaites poupées érotiques»
(F. di Léo)

ROSALBA NERI

- 1957 - Mon coquin de père (Georges Lacombe)
- 1959 - Il corazziere (Camillo Mastrocinque)
- 1960 - Esther et le Roi / Esther and the King (Raoul Walsh)
- 1961 - Vanzette alla baia d'argento (Filippo Ratti)
 - Le italiane e l'amore / Les femmes accusent (sketch : Marco Ferreri)
- 1962 - Le cheik rouge (Fernando Cerchio)
 - Toto Pepino e la dolce vita / Toto Pepino et la douceur de vivre (Sergio Corbucci)
 - Le voci bianche (Pasquale Festa-Campanile et Massimo Franciosa)
- 1963 - Ercole contro Moloch / Hercule contre Moloch (Giorgio Ferroni)
 - Il leone di Tebe / Hélène de Troie / Maciste contre la Reine de Troie / Hélène de Troie (Giorgio Ferroni)
- Coriolana, eroe senza patria / La terreur des gladiateurs (Giorgio Ferroni)
- Gli invincibili tre / Ursus l'invincibile (Gianfranco Parolini)
- 1964 - Angelique, Marquise des Anges (Bernard Borderie)
 - Sansone contro il corsaro nero / Sanson contre le corsaire noir (Luigi Capuano)
 - Il dominatore del deserto / Le vainqueur du désert (Amerigo Anton)
 - La valle dell'eco tonante / Maciste et les filles de la vallée (Amerigo Anton)
 - Merveilleuse Angelique (Bernard Borderie)
- 1965 - Due mafiosi contro Goldfinger (Giorgio Simonelli)
 - I grandi condottieri (M. Baldi, réal. : Franz Perez-Dolz)
 - Cadavere per signora (Mario Mattoli)
 - Io uccido, tu uccidi (Gianni Puccini)
 - Superseven chiama Cairo / Super 7 appelle le Sphinx (Umberto Lenzi)
 - Kindar l'invulnerabile / Kindar, prince du désert (Oswaldo Civirani)
- 1966 - Arizona Colt (Michèle Lupo)
 - Vivo per la tua morte / Vivre pour ta mort (Alex Burks)
 - Johnny Yuma (Romolo Guerrieri)
 - Upperseven, l'uomo da uccidere (Alberto de Martino)
 - I giorni della violenza (Al Bradley - Alfonso Brescia)
- 1967 - Per 50 000 maledetti dollari (José Antonio de la Loma)
 - 99 mujeres / 99 femmes / 99 femmes perverses / L'amour dans les prisons de femmes (Jess Franco)
 - Justine, ovvero la disavventura della virtù (Jess Franco)
 - Password uccidete agente Gordon (Sergio Grieco)
 - Dinamite Jim (Alfonso Balcazar)
 - L'uomo dal corpo perfetto (Aldo Florio)
 - Niente rose per OSS 117 / Pas de roses pour OSS 117 (J.P. Desagnat et Renzo Cerrato)
- 1968 - La chiamavano Trinità (Enzo Barboni)
 - Con la morte alle spalle (Alfonso Balcazar)
 - Barbagia/B. le società del maledere (Carlo Lizzani)
 - Agente speciale K.L./Opération Re Mida (Jess Franco)
 - L'évadé de Fort Yuma (Alex Burks)
- 1969 - Typhon sur Hambourg (Alfonso Balcazar)
 - Killer adoio / Qui a tué Fanny-Hand ? (Primo Zeglio)
 - Top sensation (Ottavio Alessi)
 - Répétition d'un crime (Silvio Amadio)
 - L'agent Gordon se déchaîne (Terence Hathaway)
 - La bestia uccide a sangue freddo / Les insatisfaites poupées érotiques (Fernando di Leo)
- 1970 - Amante del demonio / La maitresse du démon (Piero Lombardo)
 - Arizona Colt si scateno e le fece fuori tutti / Arizona Colt se déchaîne (Sergio Martino)
 - Fauves en liberté / Fauves sans cages (J. Logar)
 - Le nouveau Decameron 300 (Mauro Stefani)
- 1971 - Il plenilunio delle vergini / Les vierges de la pleine lune (Paolo Solvay)
 - Lady Frankenstein / La figlia de Frankenstein / L.F. cette obsédée sexuelle (Mel Welles-Ernst von Theumer)
 - Le rire de la hyène
 - La muerta incierta (José R. Larraz)
 - El puro la rançon est pour toi / La taglia e pua l'umo, l'animazzoio, El Puro (E.G. Muller - Eduardo Mulargia)
- 1972 - La rivolta delle gladiatrici (Theodor Mommens)
 - Casa d'appuntamento (F.L. Morris)
 - Fieras sin jaula (Juan Logar)
 - Judas... toma tus modenas (Pedro Lopez-Ramirez)
 - Il prode Anselmo e il suo scudiero (Bruno Corbucci)
- 1973 - Repoker de bribones (Tonino Ricci)
 - Sentivano... uno strano, eccitante, pericolosa puzza di dollari (Italo Alfaro)
 - Io chiavano Tresette... giocava sempre col morto (Anthony Ascott)
 - Big guns (Duccio Tessari)
 - Cugini carnali / L'initiatrice (Sergio Martino)
 - Confessions in a convent / Confessioni segrete d'un convento di clausura (Paolo Solvay)
- 1974 - Primo tango a Roma / Que faisiez-vous avec ma sœur ? (Vincent Thomas)
 - Libera amore mio (Mauro Stefani)



▲ Rosalba Neri dans «Les insatisfaites poupées érotiques» (F. di Léo)



▲ Rosalba Neri dans «Justine»
(Jess Franco)



Rosalba Neri et Mark Damon dans «Lady Frankenstein» (Mell Welles) ▲



dossier

Films

policiers

◀ Marina Malfatti dans
«Sept orchidées ta-
chées de sang»
(Umberto Lenzi)

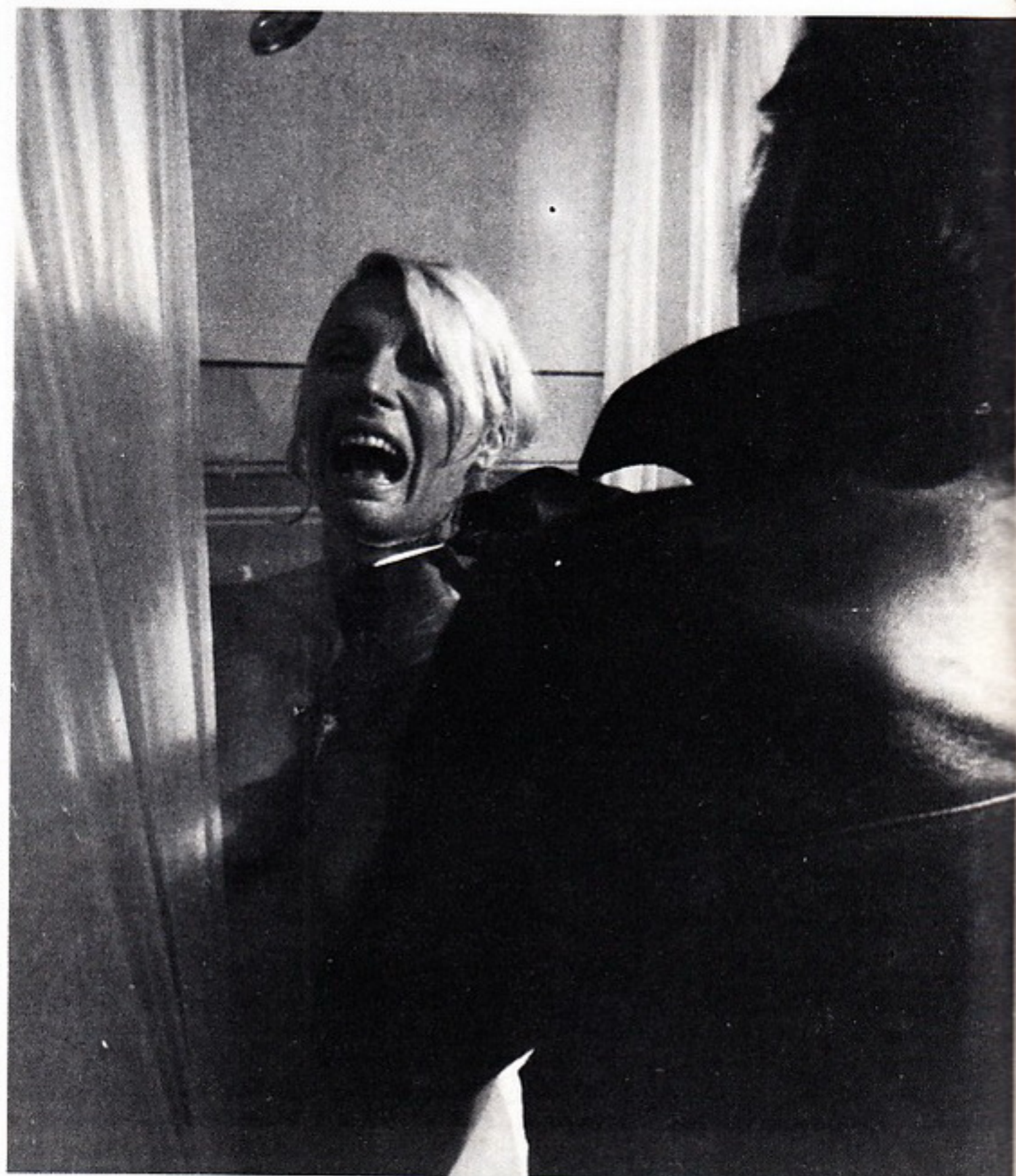
«L'étrange vice de Ma-
dame Wardh» (Sergio
Martino)

Pour ce qui est de la fabrication des films policiers-érotiques, c'est l'Italie qui a le pompon.

Les trésors du genre remplissent les salles italiennes, mieux que ne l'ont jamais fait les péplums, les comédies érotiques ou même les westerns. Il s'agit de films extrêmement soignés, savamment dosés de «polar» et de cul.

Policiers parce qu'à suspense. Erotiques parce que crimes sexuels, le plus souvent. (Dans le cas où le crime n'est pas le fait d'un maniaque, le cheminement de l'assassin n'en reste pas moins décortiqué avec la minutie précise sinon chirurgicale de l'humour noir).

Donc : une menace de mort plane



érotiques

italiens

sur une jeune femme, belle et «innocente». Le tueur rôde autour de la maison de sa proie. Le bruitage du moindre feutrement de pas devient vite insupportablement angoissant ; l'«inconscience» de la part de la future victime devient exaspérante. Les rapports du son et de la nuit de la l'image sont des chefs-d'œuvres d'orfèvre : synchronie fantastique de ces films ! Tout est «codé» d'avance ; mais notre jouissive délectation se régale de ce code horriblement décomposé par le moindre détail... Il y a là une sorte d'analogie entre l'avancée de la mort vers la future assassinée et un long et lent striptease étiré dans la lenteur d'un dépouillement.

Anita Strindberg dans «La queue du scorpion» (S. Martino) ►



Elle est belle ; plus que belle ; elle est nue, dans sa chambre ou dans sa salle de bains. Elle se livre à de banales activités. Ce semblant de «naturel» est à nos yeux monstrueusement vulnérable :

elle est plus que nue, elle est seule, elle est démunie ! La mort va lui couper le souffle ! On le sait et pourtant l'effet de surprise ne laisse pas de surprendre le spectateur ! Elle expose



▲ «Toutes les couleurs de l'obscurité» (S.Martino)

Films policiers érotiques italiens

son corps à la mort... Le geste du meurtrier n'en est que plus intensément violent : strangulation ou arme tranchante...

Ce type de films est spécifique à l'Italie ; il a gagné, en langue anglo-saxonne, l'appellation de «thriller», de «thrill» qui signifie «frisson» (bande d'ignares !). Hélas, nos programmeurs, bornés dans leur connerie hexagonale, ne nous a guère dispensé que les un/quatre vingt dix-neuvième de ces frissons mortels ! Et c'est d'autant plus frustrant pour les (mal)heureux français qui y ont goûté !

Le public italien prend son pied à chaque sortie de thriller. Massivement, il jouit des rouages bien rôdés des scénarios qui obéissent aux lois du suspense :

— Un mystérieux assassin quasiment «introuvable» avant la fin du film, «frappe» avec régularité, sans mobile apparent... Lié à la nuit, au silence, on ne le découvrira qu'au prix de savants



▲ «Qu'avez-vous fait à Solange ?» (Silvio Amadio)



«Technique d'un meurtre» (Franco Prosperi) ▲



«Homicide par vocation» (Vittoriò Sindoni)▲

méandres déductifs/explicatifs/révélateurs...

— L'arme du crime a toujours un rapport direct avec le corps de la victime : pas de pétarades sympathiques ; un silence de mort. L'outil tranche la chair blanche de l'innocente victime ; outil de maniaque ou d'obsédé sexuel : rasoir, lacet de cuir, poignard précieux, crochet ou griffes d'acier... Ce qui nous vaut de chouettes images de corps malmenés.

— L'intrigue flirte avec les limites d'autres genres cinématographiques : terreur, fantastique, psychologisme.

Depuis cinq années, en Italie, les spécialistes du thriller se sont taillés une belle part de popularité : Fernando di Léo, Mario Bava, Dario Argento, Lucio Fulci, Umberto Lenzi, Sergio Martino, Anthony Dawson, sont autant de réalisateurs capables de créer un climat généralement malsain qui ne laisse pas le spectateur sur la touche mais le sollicite à faire la lumière sur les complots tramés contre les belles «innocentes»...



▲ David Hemmings et Mache Meril dans «Profondo rosso» (Dario Argento)



▲ G. Hilton et J. Raynaud dans «La queue du scorpion» (S. Martino)

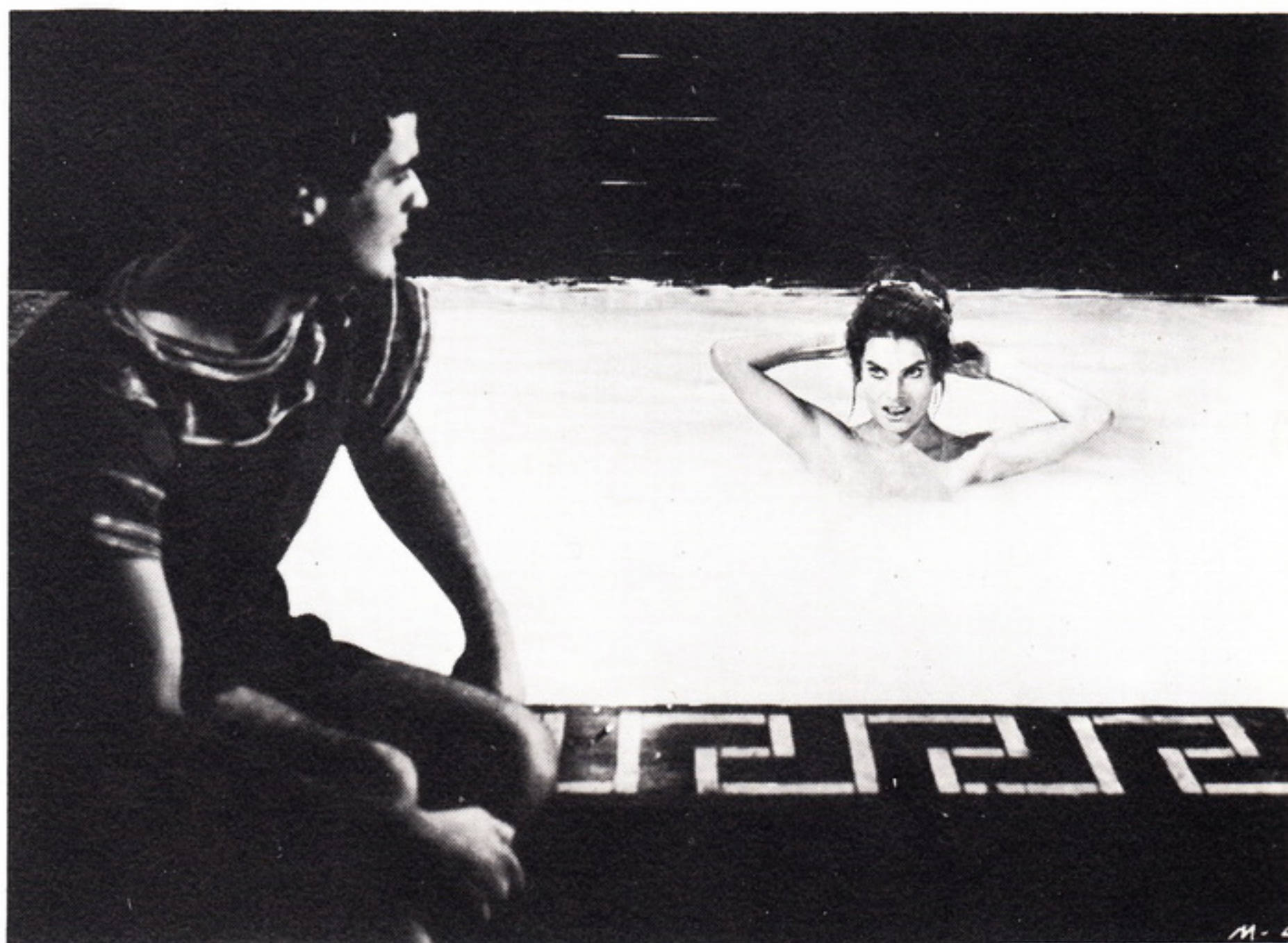
CHAIR DISPARUE;

BELINDA LEE



▲ Belinda Lee (carte postale)

Contrairement aux petites starlinettes qui ont eu le privilège de tourner avec Bénédict, Franco, Cottafavi, Freda... et qui en ont honte, qui renient tout ça, contrairement à certaines «vedettes» (!)... très connues qui ont eu la chance inouïe de travailler avec des gens de la trempe de Rolf Thiele et qui toutes considèrent ces épisodes comme de fâcheux incidents de parcours ou leurs débuts «où il faut bien tourner n'importe quoi pour percer...», qui préfèrent qu'on éclipse certains de ces «navets» (mais le temps venu, ces «navets» figureront bel et bien dans les filmographies respectives), Belinda Lee aimait se montrer sur les plateaux, dénudée, provocante, sensuelle. N'est-elle pas une des rares stars à avoir déclaré que le meilleur film qu'elle ait tourné fut «L'amour c'est mon métier», phénomène suffisamment rare pour mériter d'être signalé. Elle excellait dans les rôles d'impératrice cruelle, à la sensualité féline («Messaline», Fausta dans «Constantin Le Grand»), d'incitatrice à la débauche («Les Dragueurs»), de reines souveraines, impi-



Belinda Lee dans «Messaline» ▲



Les jambes de Belinda Lee et Jacques Sernas dans «Aphrodite déesse de l'amour» ▲

toyables et d'aventurières. Fièvre, son pouce s'inclinait vers le bas, lors de la mise à mort d'un gladiateur perdant la partie.

Elle restera avec Gianna-Maria Canale («Theodora, Impératrice de Byzance») l'une des plus prestigieuses vamps du cinéma italien des années soixante... ce très grand cinéma (péplums, aventures mythologiques) et ses entrées en film sont pour le moins majestueuses : à preuve celle des «Nuits de Lucrèce Borgia» ou la caméra de Sergio Grieco capte tous les objets environnants, puis lentement glisse sur des peaux de bêtes, prends au passage une sandale, arrive sur son pied, remonte sur la jambe, la cuisse, et enfin le visage, et ses yeux verts, et cette chevelure rousse.

Le 14 Mars 1961, alors en pleine gloire, Belinda Lee trouva la mort dans un accident de voiture que conduisait Gualtiero Jacopetti. Elle avait vingt six ans. Ne comptez pas sur nous pour vous raconter davantage de ragôts. Il y a les «Ciné-Revues» et les «Cinémonde», pièces de musée.

Mais Belinda, tu es bien morte. Ton règne, c'est toute une époque à jamais révolue. Même la cinémathèque de Langlois, soit-disant la plus riche du monde (!!!), ne daigne passer tes films. Tout juste, parfois, tu hantes par erreur quelque cinoche crasse-pouille. Tu es figée comme ces pho-

Née le 15/6/1935 à Budleigh Salterton (G.B.)

Académie Royale d'Art Dramatique, théâtre, puis :

- | | |
|---|---|
| <p>1954 - The runaway bus (Val Guest)
- Meet Mr Callaghan (Charles Saunders)
- Life with the lions (Val Guest)
- Bootsteps in the fog / Des pas dans le brouillard (Arthur Lubin)</p> <p>1955 - Murder by proxy (Terence Fischer)
- The belles of St Trinians (Charles Saunders)
- Who done it ?
- Black out
- Norman diplomate (Robert Asher)</p> <p>1956 - No smoking
- The secret place / Faux policiers (Clive Donner)
- Miracle in Soho / Miracle à Soho</p> <p>1957 - Eyewitness
- Dangerous exil / Le prisonnier du temple (Brain Desmond-Hurst)
- The feminine touch</p> <p>1958 - In the pocket / The big money (John P. Carstairs)
- Die Wahrheit über Rosemarie / L'amour c'est mon métier (Rudolf Jugert)
- Rencontre au Kenya / La vallée des mille collines
- Les colporteurs</p> | <p>1959 - Ce corps tant désiré (Luis Saslavsky)
- Les dragueurs (Jean-Pierre Mocky)
- Marie des Isles (Georges Combret)
- Brevi amori a Palma di Maiorca (Silvano Calabrin)
- Le notti di L.Borgia / Les nuits de Lucrèce Borgia (Sergio Grieco)
- La venere di cheronea/Aphrodite déesse de l'amour (V. Tourjansky et Fernando Cerchio)</p> <p>1960 - Massalina / Massaline (Vittorio Cottafavi)
- La lunga notte del 43 / La longue nuit de 43 (Florestano Vancini)
- Fury at smugglers / Les pirates de la nuit (John Gilling)
- Fantasma a Roma / Joyeux fantômes (Antonio Pietrangeli)
- Der Satan elockt mit Liebe / Le port des illusions (Rudolf Jugert)
- Il sicario (Damiano Damiani)
- Constantino il grande / Constantin le grand (Lionello de Felice)</p> <p>1961 - Giuseppe venduto dai fratelli / L'esclave du Pharaon (Irvin Rapperr)</p> |
|---|---|



Belinda Lee et Daniel Gelin dans «Ce corps tant désiré» ▲

tos et pourtant... qui, ayant alors quinze ans n'a pas été amoureux de toi ?...

Paul-Hervé Mathis.



▲ Belinda Lee dans «Ce corps tant désiré»

bloc-notes du Maniaque

Chez Laffont, parution des mémoires de Claude Chabrol : «Et pourtant je tourne...», avec presque cinq pages sur le cul. Une phrase pas conne : «D'une manière générale, je trouve le cul moins intéressant au cinéma que dans la vie». C'est tout à fait notre avis. Quelques phrases bébêtes : «Le déclin est inévitable, car les possibilités sont limitées» (meunon, c'est infiniment plein de ressources, le cul !), «Passée la période du voyeurisme qui défoule, (...) le ressac viendra» (meunon, on ne s'en lassera jamais, du cul, nous autres les maniaques !), «Le porno aura contribué à la libération de quelques millions d'âmes», (meunon, il contribue simplement à aliéner les gens, surtout tant qu'il est entre les pattes de producteurs capitalistes !)...

Encore une escroquerie au titre : «Les Vierges des messes noires», film prétendu nouveau de Joe W. Sarno, n'est qu'une reprise du bon vieux «Le château des messes noires»

Pas de Festival du Film Porno 1976 à Paris : ben zut alors !

Fin Avril 76, 1er Festival du Cinéma de Droite. Période de fascisation où le cinéma dominant éprouve la nécessité de s'affirmer «de droite»... Au cas où y'en aurait qui en doutent encore, Jean Yanne figurait à leur palmarès avec «Les Chinois à Paris» et «Chobizenesse» ; ce roi de la dérision ventru donne bel et bien dans le facho.

Pas de films de cul à ce Festival...

LES RUBRIQUES AUXQUELLES VOUS AVEZ ECHAPPE : «Les 400 couilles» (analyse de l'érotologie infantile truffaldienne), «Hey, rose cor (au pied)» (chronique servile), «Le petit rat porteur» (potins poujado-télévisuels), «Le F.H.A.R. fouilleur» (gazette homophile), «Les dents de la mère» (filmo des vagins dentés), «Histoires d'Os» (revue de films nécrophiles).

Z'allez pas nous croire, mais on adorait dire, un jour, du bien d'un confrère. C'est pas la parution de «Ciné X» qui va nous y décider : ce nouveau canard est presque aussi tartignolle que notre adoré «Eroscore».

Lisez
«Ciné X»
«S.S.S.» !

Nous devenons sérieux : nous avons peu picolé pour boucler notre numéro 12 et celui-ci comporte un nombre restreint de coquilles, hormis de charmantes fôtes d'autographe. Dans la filmo de Russ Meyer, on a oublié en 1958 son premier film, «The french peep show» (C.M.). Dans le bloc-notes il faut lire belge (et pas belle) pour la fine allusion au bruxellois R.Lethem. On s'améliore bigrement, hein ?

Le coin des érudits : notre Sherlock Holmes privé a vaillamment enquêté pour résoudre le point délicat de la filmo de Christina Lindberg (cf. notre numéro 11) à savoir le (ou les) film(s) de Walter Boos. Résultat de l'enquête : «Mädchen die nach Munchen kommen» est inédit en France, mais connu en Belgique sous le titre «Bons baisers de Munich». Ce naveton de 1973 n'a d'autre intérêt qu'une scène féticho. Quand au film distribué en France sous le titre «Les indécentes» il s'agit de «Liebe in drei Dimensionen», datant de 1972. Trait commun aux deux films : le producteur Wolf C. Hartwig. «La chasse aux puçelles» semble être le second titre belge du premier de ces films.

Elémentaire,
mon cher
Skin
Flick!

Eh ben ! C'est pas encore cette fois qu'on vous parlera longuement de fantastique (mais ça viendra, dans un dossier par exemple), et ceci pour diverses raisons. D'abord, l'organisateur du Festival de Paris du Film Fantastique (ex-Convention), Alain Schlockoff (aussi animateur d'une revue cucul-la-praline et plutôt de droite, «L'écran fantastique»), a refusé de filer une carte de presse à S.S.S.». Seuls, l'intéressent les «grands» journaux des «grands» journaux, ou les p'tits gars lui faisant du lèche-botte. Nos potes de différents magazines (pourtant voués au fantastique !) ont dû, comme nous, raquer leurs places : Schlockoff ne fait pas de cadeau à ceux qui pourraient le critiquer.

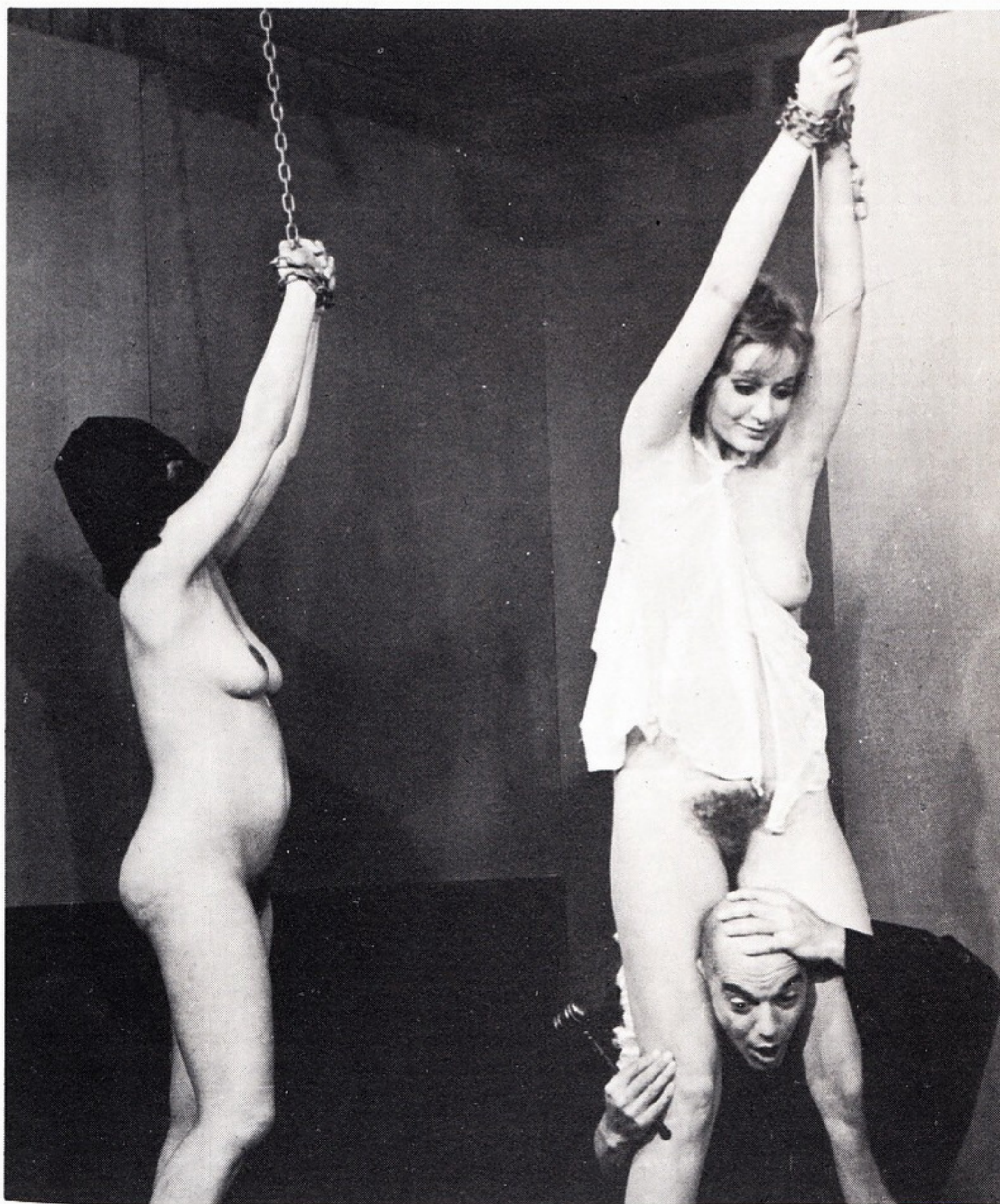
Ensuite, nous refusons de cautionner une entreprise aussi méprisante que celle de Schlockoff, qui promouvoit l'épouvante comme d'autres des saucisses. Son festival est une opération qui pue le fric à tous les niveaux. On vend la place à des prix prohibitifs (renforcés par une véritable escroquerie, celle des abonnements), on traite le public comme de la merde (files d'attente pour la vente-bousculade des tickets, arnaque au pourboire par les ouvreuses, programmes fantaisistes, projections foireuses), on ne cache même pas le caractère marchand de la manifestation (le choix du hideux, immense et «luxueux» Palais des Congrès étant révélateur, toute ambiance un peu sympa y étant rigoureusement impossible), et l'on ose faire patronner le tout par les débiles d'Antenne 2 (dont le générique folonesque clôturait les projections du soir !). Consolation : chaque apparition sur scène de Schlockoff ou de ses sbires était consternante de ridicule.

Enfin, pour une bonne part, les films (sélectionnés au petit bonheur et selon les goûts infantiles du mégalomane quoiqu'ilincompétent organisateur) avaient déjà été vus ailleurs (soit à Cannes, soit en Belgique où, au moins, ils circulent en versions sous-titrées), ou étaient d'une telle nullité crépine qu'il fallait se soucier singulièrement peu de plaider la cause du fantastique pour songer à les présenter au public (cf. l'ineptie des réalisations de Dan Curtis, la baudruche chère à Schlockoff).

Quant aux quelques découvertes, on aura bien, un jour ou l'autre, l'occasion de vous en parler sans devoir faire de la réclame pour le poujadisme schlockoffien.

J.P. Bouyxou et J.Rig

Le Festival de Paris du Film Fantastique

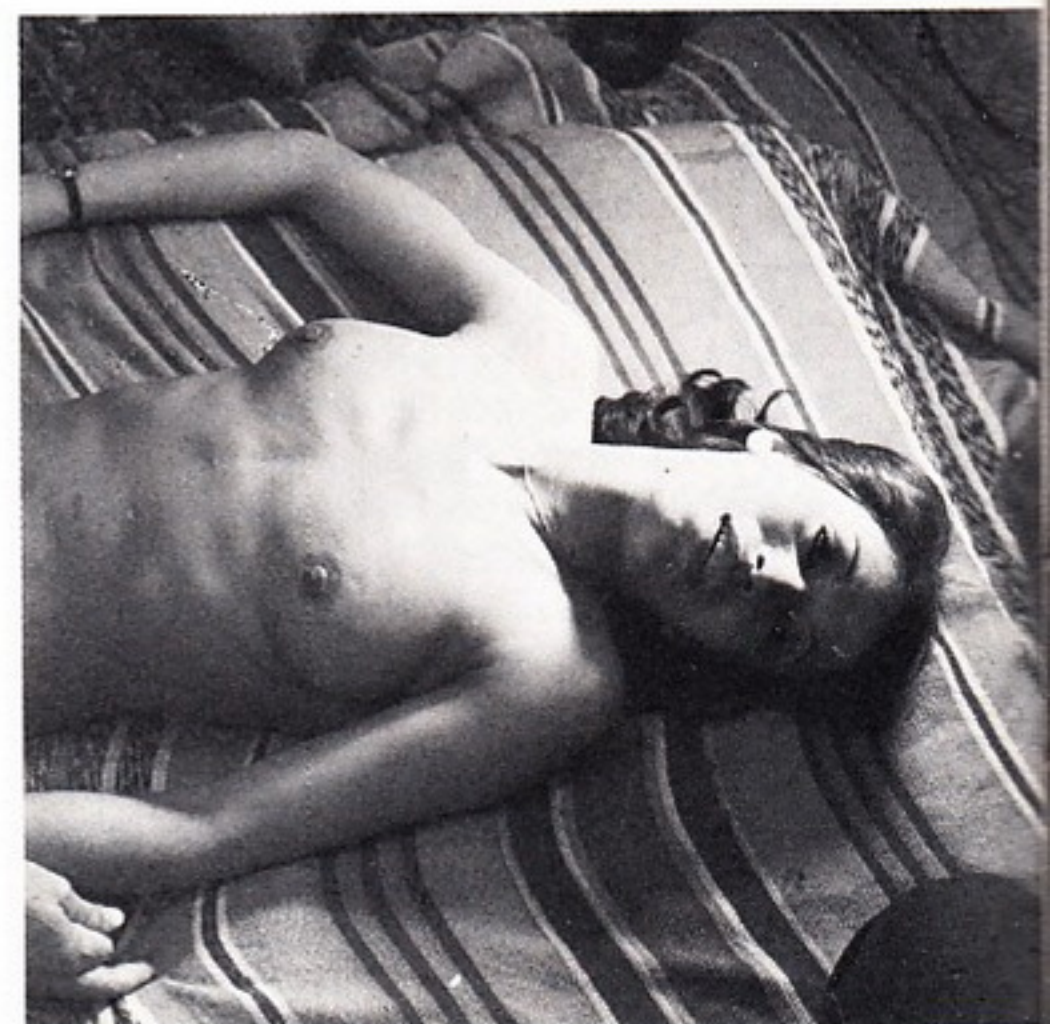


Un exemple de film fantastico-érotique comme on n'en voit pas au Festival de Paris : ▲
«House of a Thousand Delights» (1973), le joyeux nanar du ringard Ted Roter

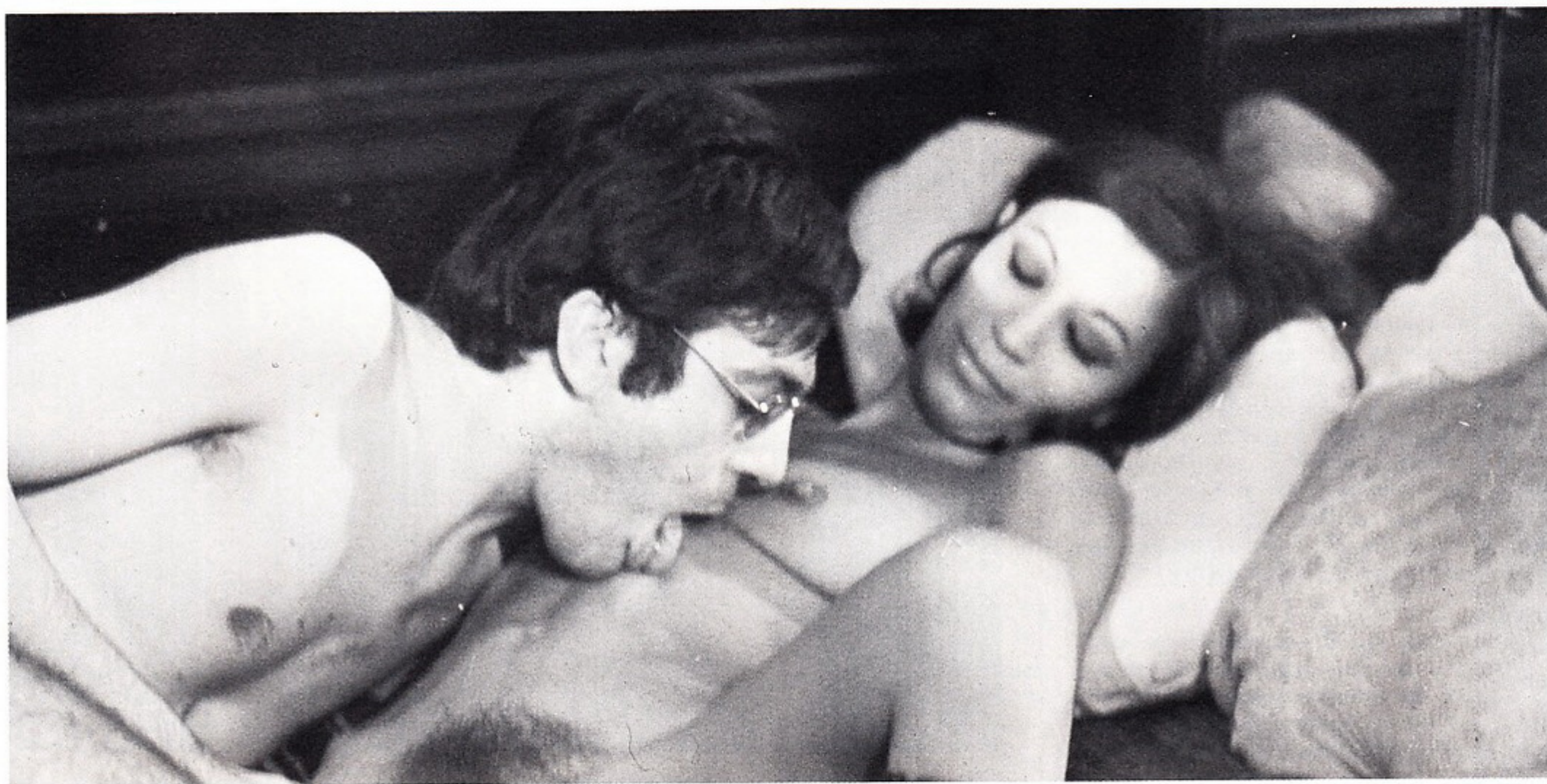
HISTOIRE D'

Budget : des nèfles, autant n'en pas parler. Réunis dans un décor unique, quelques comédiens, un caméraman, un preneur de son, ayant accepté une gageure : improviser au cours d'une journée de travail. Immédiatement, la partie s'articule sur le tournage d'un film porno «normal». Un meneur de jeu aura le rôle rituellement imparti au metteur en scène, le film porno sera aussi un film sur le cinéma porno. Rien à voir avec «Pénétration» ou

«Exhibition» (une série d'interviews des participants, initialement prévue en conclusion, ne sera pas tournée). Il ne s'agit ni de faire un reportage démystificateur/aliénant, ni de fabriquer une enquête pseudo-sociologique confondant son but et les sujets de ses dénonciations. Par le fonctionnement logique des stéréotypes scrupuleusement respectés, il s'agit de faire ouvertement œuvre de fiction, tout en dévoilant continuellement le processus de celle-ci.



▲ Jackie d'Artois



Jean-Pierre Bouyxou et Jackie d'Artois ▲

Le réalisateur de pratiquement tout film, dans l'actuel système de production cinématographique, établit des rapports de force, fascisants, entre lui et les travailleurs qu'il dirige. Le cinéma porno souligne ou accentue ce mécanisme, en refusant de tenir compte des attractions ou répulsions passionnelles des comédien(ne)s. « Histoire d'X » est la mise à nu de cette spécificité : regroupement arbitraire de personnalités parfois antagonistes, détournement des forces libertaires de la sexualité à des fins spectaculaires-marchandes, dictatorialité d'un dirigisme souvent vain. Ici, l'image montre ce qui se passe habituellement off, le son direct révèle ce que tait systématiquement la post-synchronisation. Apprends spectateur, qu'on te ment pour artificialiser ton petit paradis.

Encore était-il nécessaire d'également ne pas tricher sur le pôle positif de la pornographie : oui, on rit sur le plateau d'un film porno, on y fraternise, on y parle, on y baise pour le plaisir et pas forcément devant la caméra, on n'y simule pas systématiquement les orgasmes, on n'y méprise personne, et il y arrive des tas d'incidents très rigolos. Le plus tristement flic des films pornos possède, au stade de son tournage, un potentiel de désinhibition ludique (et lubrique) qu'on s'est bien gardé, à ce jour, d'activer. Un film sur une réalité marrante, pour être « honnête », se doit d'être lui-même drôle : « Histoire d'X » est une comédie, dont la pauvreté matérielle démontre parallèlement (par l'absurde, en l'exploitant pour son propre compte mais à rebours) les abus castrateurs du mode capitaliste de production (Claude Chabrol, dans « Et pourtant je tourne... », parle d'une « équipe minimum » où « quinze à vingt professionnels sont indispensables », concluant superbement que « si l'équipe est moins nombreuse, le tournage sera plus long »).

Ce qui n'était d'abord, pourtant, que pochade s'est (moins paradoxalement qu'il n'y paraît) mué spontanément en travail inconscient (c'est-à-dire au second degré) de réflexion, ce « travail » n'étant clairement apparu comme évident qu'à posteriori. Il eut été intéressant de filmer les discussions des comédien(ne)s après le tournage, voire les réactions des techniciens après vision des rushes : on entend peu d'aussi lucides et aussi critiques remarques, en marge d'un film porno confectionné dans les normes courantes, où l'investissement de chacun est incomparablement moins grand. Ricochets : les producteurs n'acceptent pas, d'habitude, de dévoiler ainsi le contenu idéologico-économique de leur jeu (celui d'« Histoire d'X » est militant marxiste, et sans doute est-il dommage - et ambigu - qu'il n'ait pas jugé bon de s'exprimer en personne à l'écran), et il est peu conforme aux traditions qu'un exégète du cul aille jusqu'à exhiber sa biroute dans l'un des films dont il se fait profession de prendre la confortable défense intellectuelle.

Le signifié devient signifiant (pour s'exprimer comme il sied lorsqu'on a de bonnes lectures) dès que l'image (considérée comme un tout, comme la somme d'une vue et d'un son) assume sa fonction de signe et clarifie son propre sens politique. A cet égard, le premier film porno authentiquement subversif reste entièrement à faire, et, si « Histoire d'X » ne saurait d'aucune manière en être davantage qu'une vague et timide esquisse, du moins cet embryonnaire brouillon est-il précisément signifiant, quant à certaines possibilités de produire subversivement des films pornos subversifs.

J.-P. B.

FICHE TECHNIQUE

« Histoire d'X » (titre provisoire) - Réal. : collective, par les interprètes et les techniciens - Supervision Jean Rollin - Sc. : improvisé par les interprètes - Ph. : Ponia - Son : Daniel Fajolle - Eclairages : Emile Ganem - Mont. : Olivier Grégoire - Musique : disques divers - Prod. : Scorpion 5 - Durée : 80 mn. Eastmancolor, 16 mm gonflé en 35 - Origine : France, 1976 - Avec Jean-Pierre Bouyxou (le meneur de jeu), Rachel Mhas (Rachel), Cathy Castel (Cathy), Alban Ceray (Alban), Jean-Louis Vattier (Jean-Louis), Jacques Marbeuf (Jacques), Cathy Cat (Katia), Willy Braque (le commandant du Concorde), Caroline (l'hôtesse de l'air), Jackie d'Artois (la porteuse de pain), Jean Rollin (Mike Gentile, le vampire).



▲ Willy Braque et Jackie d'Artois

bloc-notes

Changements de titres : « Juliette » (signé Dave Tough, nouveau pseudo de Jess Franco) était devenu « La suceuse », mais est sorti finalement sous le titre « Juliette 69 » — « Week-ends balnéaires » (de Georges Fleury, alias Jean Desvilles) est devenu « Introductions » — « L'emprise des sens » (de Nagisa Oshima) est devenu « L'empire des sens ».

CE MOIS-CI ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les seins de Sharon Kelly dans « La cité des dangers », tout et tout de Jane Birkin dans « Je t'aime, moi non plus », les seins et les fesses d'Ornella Muti (avec en prime la bistouquette de Gérard Depardieu) dans « La dernière femme », le crâne sans bonnet d'un schtroumpf dans « La flûte à six schtroumpfs », les seins d'Olga Karlatos dans « Gloria Mundi », la nullité de Gabin dans « L'année sainte », le sein avant droit de Bernardette Lafont dans « L'ordinateur des pompes funèbres ».

Chic ! « Défiance » a (enfin) été libéré par notre censure nationale. Revers de la médaille : la même censure a totalement interdit « La Grande baise » de F. Lansac. Quand donc cessera-t-on de nous enquiquiner en choisissant à notre place les films que nous pouvons voir ?

Le libéralisme lâche quelques pets coliqueux : plus « avancé » dans la merde y'a Corneau avec son « Police Python 357 » : ce film best-seller répond en tous points aux critères du film giscardien : anti-porno et anti-violence. Donc : dans cette épluchure, pas un poil de cul mais une semie-pute. Pas de cadavre mais un flic identifié à son arme. Et surtout, pas de politique... Mais il y a un camion blindé plein de sous de « Carrefour » vaillamment défendu par la police !

« Art Press » consacre son numéro 22 à la pornographie. A part une interview et trois textes qui sont « à sauver », c'est le rendez-vous des poncifs et des confortables analyses « après coup ». Nos « intellectuels » se vautrent élégamment sur un phénomène de masse qui n'existe plus en tant que tel ! Voilà bien de quoi asseoir la Répression !

Les grands labos parisiens, soucieux de lécher les bottes du C.N.C., refusent désormais de développer les films pornos, sinon à des tarifs dégueulassement majorés. Et sur qui ça va bientôt retomber ? Sur toi, spectateur, qui va raquer ton billet d'entrée encore plus cher !

Tous des col-labos !

N'allez pas voir « Douces Pénétrations » ; la version exploitée a été retripatouillée par le producteur (bande-son et montage refaits, diverses séquences supprimées dont tout le final, etc...) En contrepartie, il se tourne un nouveau porno signé Michel Gentil : « La comtesse Ixe ».

!!!

Sylvia Bourdon vient d'écrire ses souvenirs, « L'amour est une fête » (bouquin dont on vous causera peut-être, quand on l'aura lu). A cette occasion, elle était l'invitée du très réactionnaire Philippe Bouvard, le 3 avril, pour l'émission « Dix de der ». Sublime, Sylvia répliqua du tac au tac à l'odieux Bouvard, sous les ricanements permanents de Julien Clerc. Bouvard la qualifiant de « licenciée », elle rétorqua : « Pas assez encore ». Parlant de ses deux premiers films (« La soubrette » et « La veuve lubrique ») elle avoua avoir été « très déçue », car « on y copulait en simulé ». Parlant de sa profession, elle déclara : « Je tiens à dire que la pornographie fait partie de ma vie privée ». Parlant de son livre, elle proclama : « On devrait le donner à lire dans les écoles, on devrait apprendre aux enfants à jouir de la vie ». Parlant d'elle-même, elle affirma : « Je suis un personnage égocentrique, et fier de l'être ». Bouvard, très emmerdé pour la pudeur des chers télé-spectateurs, abrégea en lui coupant la parole...

Aaaaah ! Les jeunes filles Françaises ne sont plus ce qu'elles furent !!!

Julietta 69



▲ Lina Roamy et Gilda Arancio

C'est pour deux raisons qu'on vous en cause, de ce film.

a) — Son charcutage en dit long sur les margoulins entre les pattes desquels se trouve la diffusion française des films pornos. En effet, la séquence-clef du film (la pendaison de Do-

nation, suivie d'une pipe de Juliette au cadavre) a entièrement disparu des copies parisiennes.

b) — La navrante nullité de «Julietta 69» expose bien la situation de l'industrie européenne du porno. Cinéaste naguère génial, Franco ne commet plus que des merdes. Il a tourné ce film-ci en trois fois, à plusieurs mois d'intervalle, dans des conditions telles qu'il a poussé jusqu'au bout (jusqu'à l'auto-sabotage) le je-m'enfoutisme. C'est grave, ça !

Ceci dit, rien ne saurait excuser l'échec absolu du film, pas même le misérabilisme de la post-synchro ou la consternante naïveté du dialogue français. C'est atrocement mal ficelé, mal monté (cf. la surabondance de longs plans inutiles et touristiques), mal photographié (Franco ne devrait plus faire joujou avec la caméra, mais la laisser à des mecs sachant cadrer et faire le point). Le scénario, débile, traînaillerie de poncif moralisateur en cliché conformiste, sans l'ombre d'une trouvaille (les coïts succèdent morne-ment aux pompiers, avec deux petites flagellations poussives et gentilles). Quant à la référence à Sade, elle est bonnement scandaleuse, dans un film n'ayant rien de sadien : on y éprouve de la jalousie, on y a le cul triste, on s'y suicide d'ennui. Où est la trépidante subversion sadienne, là-dedans, éh, Franco, toi qui avais jadis fait avec «Eugénie» le seul film digne du divin Marquis ?

Nous, tout ça, ça nous fout la trouille pour Franco. Aujourd'hui, il bosse en Suisse, pour l'infâme Erwin C. Dietrich, sur de probables nouveaux navetons. Merde, il serait temps qu'il se réveille, le père s'il le peut encore !

Jérôme FANDOR

FICHE TECHNIQUE

«Julietta 69» (au générique : «Julietta») (autres titres : «Juliette» et «La suceuse») — Réal. & Ph. : Dave Tough (-Jess Franco) — Sc. : David Khunne (-J.Franco), d'après le Marquis de Sade — Dial. français Jacques Michau — Mus. : Daniel J.White — Ass.Réal. : Richard de Conninck — Mont. : Ramon Ardid Prod.: Studio 8 — Distr. : Rex International Distribution — Durée en France : 70 mn. — Eastmancolor, Techniscope — Origine : France-Portugal-Allemagne, 1975 — Avec Lina Romay (Juliette), Charles Christian (Donatien), Jess anck (-Jess Franco) (le client), Gilda Arancio (la blonde), Bigotini (-Richard de Conninck) (le moustachu), Victor Mendes (l'ambassadeur), Jany Scott (Ursula), Lisa Ferrera (la lesbienne), Marlène Myller (Andréa), Raymond Hardy (-Ramon Ardid) (Raymond), Monica Swin (la fille au bain de soleil).



▲ Lina Romay



"L'Empire des Sens"

Le premier porno «hard» réalisé au Japon est une production majoritairement française, son exploitation japonaise étant d'ailleurs improbable (le porno demeurant formellement interdit au Japon). Jusqu'à un certain point, le tournage (dans les studios de la Daiei) fut semi clandestin, les rushes ayant été envoyés en France sous le couvert d'un documentaire !

«L'empire des sens» est, de fort loin, le meilleur film d'Oshima qui a «joué le jeu» à fond et qui signe un authentique film porno, sans vain alibi psychologique (ce qui ne signifie pas que ses personnages soient des pantins) ou faussement politique (ce qui n'empêche pas son film d'être bien plus subversif que ses précédentes réalisations réformistes).

Outre que «L'empire des sens» soit plastiquement admirable, ce qui, somme toute, ne suffirait guère à lui insuffler un réel intérêt, il s'agit du premier film où la pornographie, à l'état brut, n'est nullement utilisée comme une fin mais comme un moyen : celui de valoriser, de renforcer et de crédibiliser une histoire (authentique, car inspirée d'un fait-divers) d'amour fou, filmée avec un lyrisme mibertaire. Aux amants de «L'emprise des sens», tout est permis au nom de la passion, comme chez Sade, la mort elle-même étant détournée de son rôle destructeur pour devenir génératrice d'orgasmes suprêmes. Et que l'on ne parle pas de masochisme, à propos de personnages seigneurialement maîtres de leur destinée. La castration finale est exemplaire, qui fétichise (sans misogynie) le phallus en tant qu'objet de plaisir amoureux passionné.

Et c'est bien là que réside le génie du film, dans sa glorification radicale du jusqu'au-boutisme amoureux, dans sa superbe ignorance des conventions et des morales.

J.P. Bouyxou

FICHE TECHNIQUE

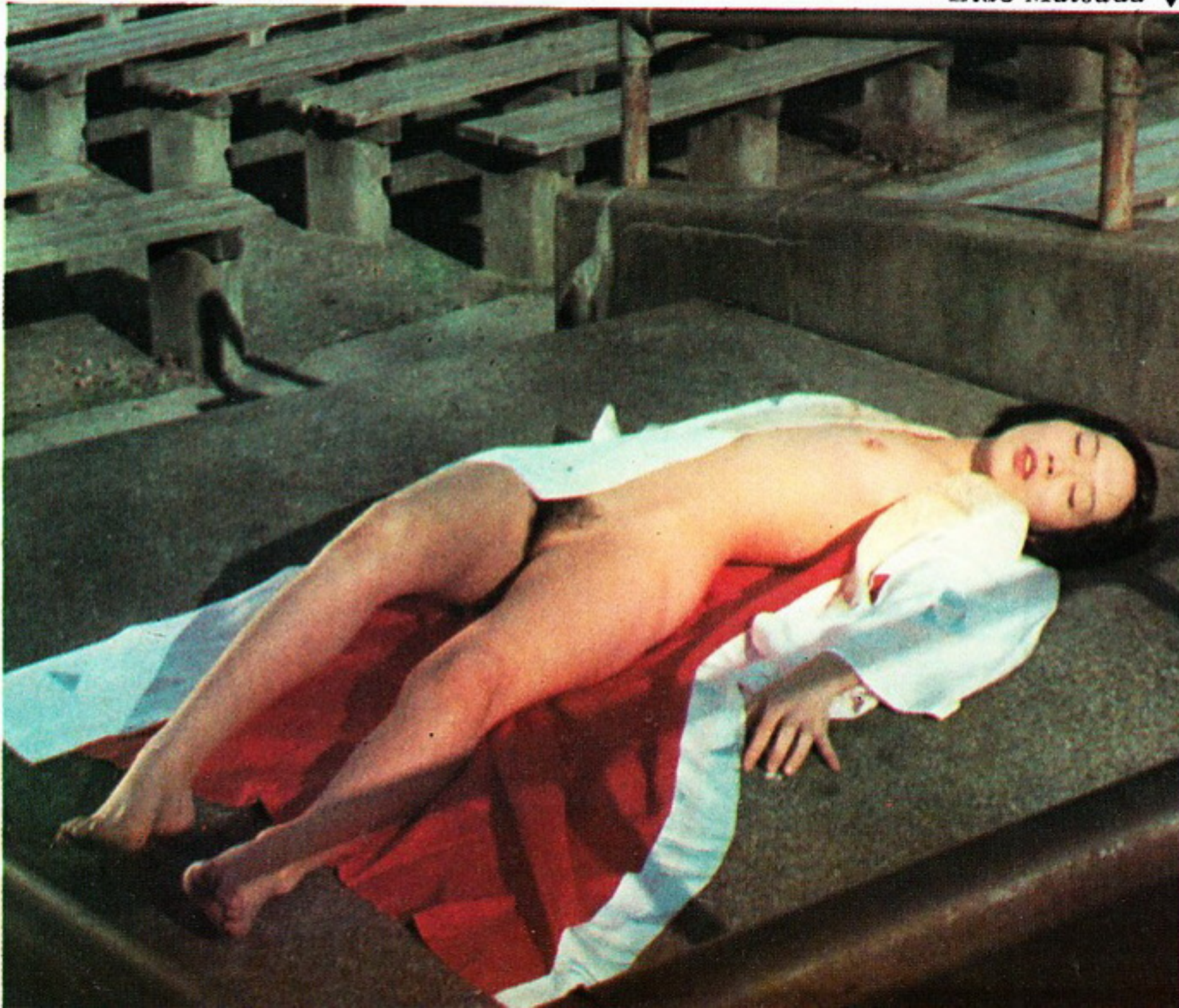
«L'empire des sens» (ou «L'emprise des sens», ex «Corrida») — Nagisa Oshima — Sc. : N. Oshima, avec la collaboration (non créditée) de Koji Wakamatsu — Ph. : Hideo Ito — Mus. : Minoru Miki — Coordination générale : Shibata Inc. Org. — Dir. de prod. : Koji Wakamatsu — Prod. : Anatole Dauman pour Argos Films (Paris), Films Océanic (Paris) et Oshima Productions (Tokyo) — Eastmancolor — Durée : 120 mn. — Origine : France-Japon, 1976 — Avec Eiko Matsuda (Sada), Tatsuya Fuji (Kichi-San), Aoi Nakajima (l'épouse), Kiko Koyama, etc.

FILMOGRAPHIE — AOI NAKAJIMA

Née en septembre 1945. Nombreuses activités théâtrales depuis 1966. Spécialisée dans le cinéma érotique, elle a tourné une trentaine de films, dont voici seulement les principaux.

- 1973 — «Wet Cash» d'Akira Nato
- 1974 — «Document of a Lesbian, Kaoru Kiri» de Katsuhiko Fujii
- «Akasen Tauanoi Nukeremasu» («Rue de la Joie») de T. Kumashiro
- «Shinjuku Maria» de Koji Wakamatsu
- 1975 — «Gomon / History of the Japanese Torture» de Koji Wakamatsu
- 1976 — «L'empire des sens» de Nagisa Oshima

Eido Matsuda ▼



RENCONTRE AVEC

Aoi Nakajima

«L'empire des sens» est le premier film japonais où la sexualité n'est pas simulée. Les scènes pornographiques se déroulent surtout entre les deux acteurs principaux, mais j'en ai moi-même tourné une, très courte. Je ne pense pas qu'il soit important de simuler ou de faire réellement l'amour, dans la mesure où je crois qu'il peut être plus érotique de ne pas trop montrer les sexes en actions, et de laisser le champ libre à l'imagination. Bien sûr, le film d'Oshima est à la fois porno et érotique, mais ce sont, en fait, les situations d'écrites qui sont érotiques, et il était nécessaire, pour qu'elles soient exactes, qu'elles ne soient pas simulées. Le film a été tourné en toute liberté, sans souci de la censure, totalement en marge des lois japonaises qui interdisent encore les représentations sexuelles. Au Japon, le film ne sera d'ailleurs pas distribué, sinon mutilé, mais son existence va sans doute créer un précédent important. Personnellement, je n'attache aucune importance au fait de devoir, à l'avenir, faire du porno réel ou du simulé, mais le film aidera à faire régresser la censure.

J'aime beaucoup certains films érotiques, mais j'aimerais faire aussi autre chose et cela me devient difficile : je suis cataloguée. La télé, par exemple, refuse d'engager des actrices ayant fait des films érotiques, et j'en ai fait une trentaine ! Je n'en éprouve d'ailleurs aucune honte, je suis aussi à l'aise dans un film porno que dans le théâtre d'avant-garde et je reste moi-même à travers mes rôles.

Kumashiro est l'un des plus grands cinéastes nippons, le plus grand peut-être depuis trois ans. Il comprend admirablement les choses et les gens, et il obtient des ses collaborateurs le meilleur d'eux-mêmes. «Rue de la Joie» a été tourné en 20 jours, avec un petit budget. Mais la Nikkatsu tourne plusieurs films en même temps, et les comédiennes tournent ainsi, simultanément, dans deux ou trois films.

Wakamatsu est un excellent ami. «Shinjuku Maria» a été partiellement tourné dans mon appartement ! Wakamatsu est le seul cinéaste japonais non universitaire, ce qui le rend très impopulaire auprès de ses collègues, d'autant qu'il est politiquement très marqué... C'est un autodidacte, et je l'aime beaucoup.

Propos recueillis par J.-P. B.



▲ Eiko Matsuda et Tatsuya Fuji



▲ Une scène du film

La dernière Femme



G. Depardieu, David Biffani et Ornella Nuti ▲

Dans «La Dernière Femme», ce que le cinéma dominant habituel cache sous les flots coliqueux de la psychologie, ce que le cinéma tait, refoule, du sexe, du couple, de leurs relations intra-familiales, Ferreri s'applique à le mettre en lumière. Cinéma de recherche. Embryon d'un cinéma de lutte, régénérateur.

C'est un film qui rit et qui rit, entr'autres de la «connaissance» qui l'a produit (l'assimilation des divers savoirs de notre époque). Seul le cinéma pouvait «rendre» cet humour particulièrement jouissif d'acteurs désappropriés de leur texte : tout est comme «doublé», légèrement désynchrone... comme s'il s'agissait de scènes étrangères ! Ils sont parlés plus qu'ils ne parlent. Sauf, rares moments, quelques mots, prononcés dans l'ombre : ils trahissent l'image.

De qui s'agit-il ? De Ferreri, de moi, de tous. De quoi s'agit-il ? De la castration. Il n'est question que du phallus : dès la première image, il chipe la vedette au producteur, au réalisateur, aux acteurs ; il n'y a que lui dans le paysage des cheminées de l'usine où travaille Gérard (Gérard Depardieu). Or, il est «coupé» de l'image par une grève sauvage ; voilà Gérard privé (castré) de son travail. Comme suppléance à ce manque, il rencontre Valérie (Ornella Muti) qui l'insère à nouveau dans la société et lui en-



Ornella Nuti et Gérard Depardieu ▲

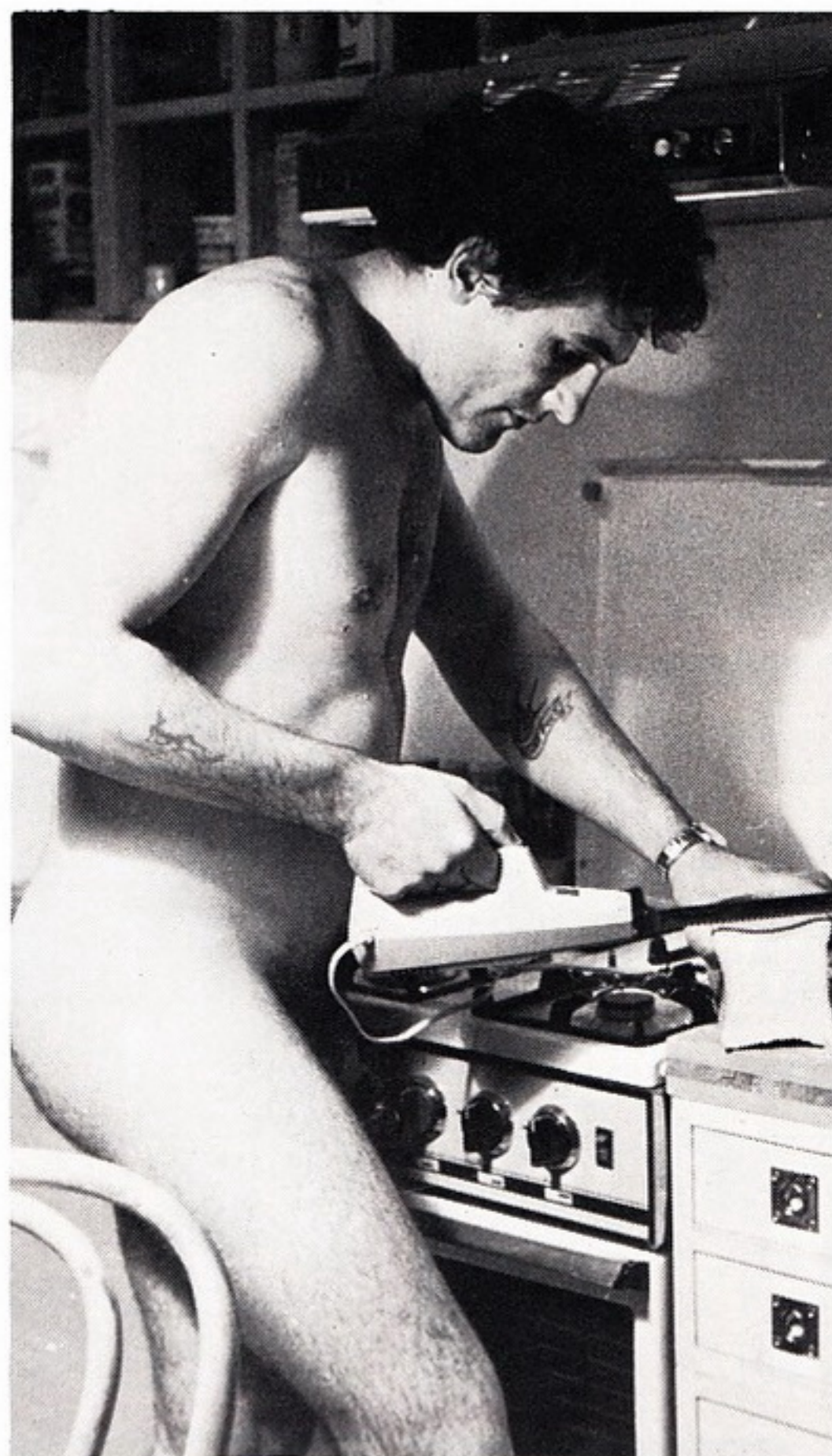
lève la complicité de son fils. Le couple s'installe dans un ensemble d'I.L.M. que la télé - en discours off- «unifié» et prive de parole. Gabrielle (Zouzou), ex-femme de Gérard, a choisi comme phallus le ... Tout dans le film est du même ordre et jusque dans le moindre détail : Gérard tripote la bistouquette de son fils, lui construit des chars, des canons très allusifs : il mange des bananes plutôt que des pommes, il manie le couteau électrique et le saucisson, il chevauche sa moto etc... Séries de stéréotypes de comportements bien actuels, portés à l'excès. Valérie est elle-même une «figurante» de la femme neutre, apolitique, souffrant confusément dans sa chair de sa condition de femme, aliénée, toujours présente, d'une hystérique douceur avec des petits énervements qui se règlent au lit bien qu'elle soit frigide : bref, une femme idéale pour les hommes tels qu'ils sont AUSSI fabriqués par la société. Ce couple est le lieu de contradictions plus vastes, qui le dépassent et le produisent. «On sort ?». Ils sortent : ils trimbalent les mêmes vieux tics ; rien ne bouge, alors, la caméra, l'action, le film restent dedans. Pourquoi trimbaler un dedans dehors alors que le dehors est déjà dedans ? L'attitude de Valérie gère la castration de Gérard qui, inconsciemment lui en fait la demande.

Parfois, elle l'écorche, le griffe, le mord, le frappe ; elle lui fait la démonstration de son «amour» (là, faut des guillemets parce que c'est tout à fait de l'«amour» de Lacan qu'il s'agit). Petites blessures, petits bobos, petite mort, petit désir GROS REVES, GROS REFOULE, GROSSE CASTRATION' certainement plus violente que l'acte final de Gérard se coupant la queue au couteau électrique. On ne peut pas s'étonner qu'à la fin du film, Gérard à genoux, offre le bout de son sexe ensanglanté à Valérie ; là, ricanement de Ferreri qui désire bien que ce soit la dernière femme ! Et le dernier homme. On décode en riant : putain de merde, quelle débilité ! A détruire d'urgence.

Une sorte d'osmose magique se produit : entre Ferreri sujet social (identifiable à Gérard) et Ferreri sujet cinéaste (en lutte contre Gérard) : le film devient une manière de phallus exhibé, exposé par le cinéaste aux regards castrateurs des spectateurs. Final doublement lourd de sens.

BRITT nini

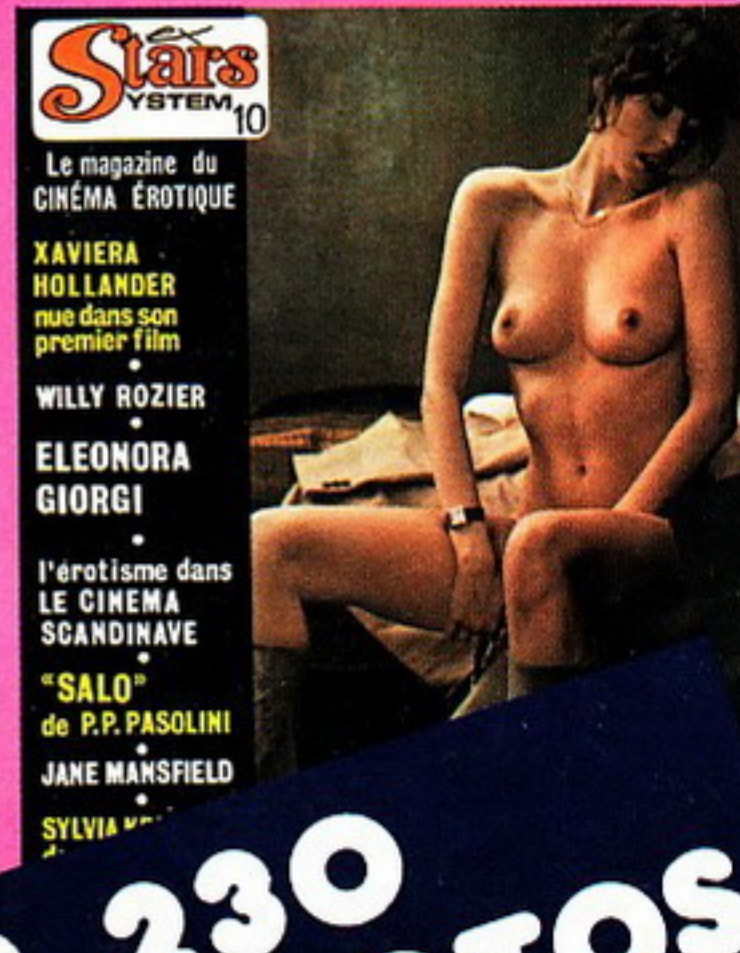
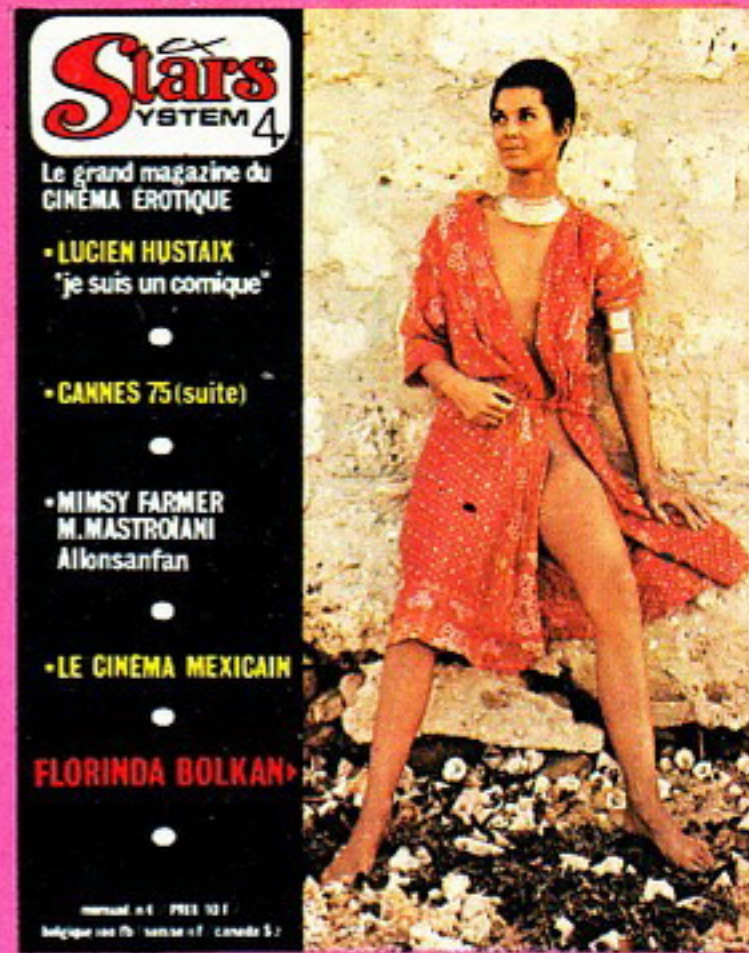
LA DERNIERE FEMME. Réal. : Marco Ferreri. Scén. original et adapt. : Marco Ferreri, Rafael Azcona et Dante Matelli (collaboration aux dial. : Noel Simsolo).



▲ G. Depardieu



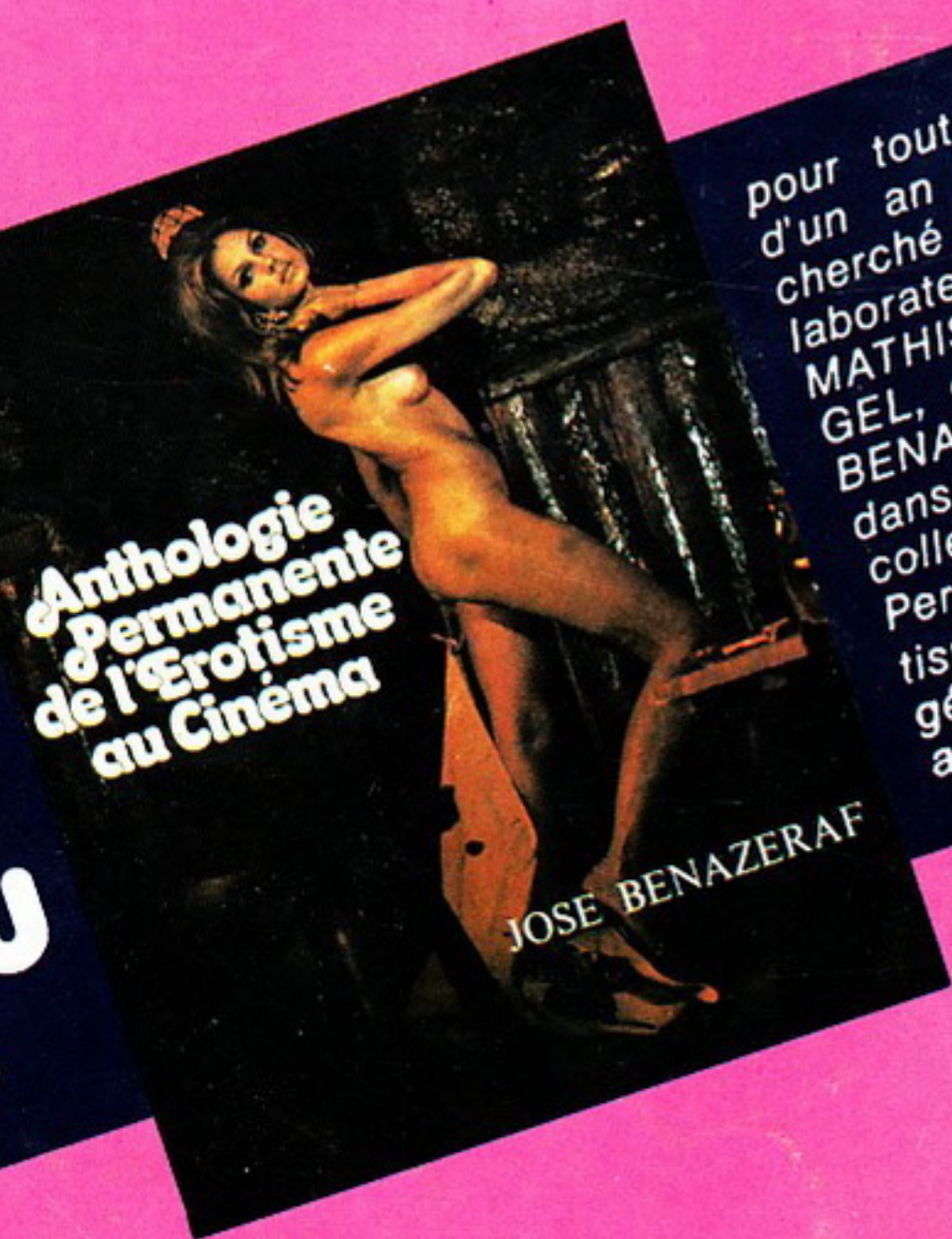
▲ Gérard Depardieu et Ornella Nuti



Stars
SYSTEM

vous offre...

230 PHOTOS UN CADEAU DE 24F



pour tout abonnement d'un an l'ouvrage recherché de notre collection de notre collaborateur Paul-Hervé MATHIS et Anna ANGEL, consacré à José BENAZERAF dans la collection "Anthologie Permanente de l'Erotisme au Cinéma" dirigée par Eric LOSFELD au "Terrain Vague".

Vous pouvez vous procurer les numéros précédents de la revue en envoyant vos règlements (chèque bancaire ou postal) à notre siège: 55, passage Jouffroy, 75009 Paris. Le numéro: 10 F.

ABONNEMENTS

12 numéros + le « livre-cadeau » .. 90 F 1 an
6 numéros 50 F 6 mois
Règlement à l'ordre de Stars System par chèque bancaire.

NOM
Prénom
Rue
Ville
Code postal
Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Paris.